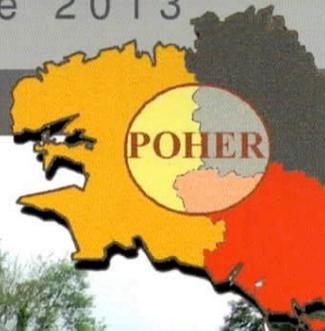


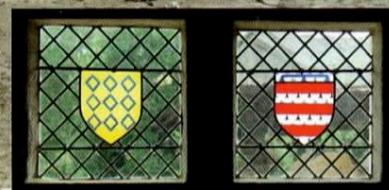
Kaier ar Poher

Le Cahier du Poher n° 42 – Octobre 2013

HISTOIRE ET GÉNÉALOGIE



DOSSIER : Manoir et seigneurs de Locmaria en Carnoët



Carnoët - Notre adhérent Olivier Thomas propriétaire et restaurateur du manoir de Locmaria - Photo J. Caouën

- Les visions de Corentine Merlen - 1^{ère} partie
- L'Ankou, une ancienne croyance populaire en Basse-Bretagne
- Merlin et la bataille prophétique de la croix Marhalla
- **DOSSIER** : Carnoët - Manoir et seigneurs de Locmaria
- Dominique-Charles Bigeon, instituteur à l'école publique de Rostrenen (1807-1811)
- Artisans et ouvriers à Locarn aux XIX^e et XX^e siècles 2^e partie de 1954 à 1999
- Une famille de Callac dans la Résistance - 2^e volet
- Gourin pendant la guerre 1939-1945



6 €

Une famille de Callac dans la Résistance

Second volet

Micheline *ESKENAZY-BURLLOT*

Dans la première partie de mes mémoires, j'avais exprimé mon souhait d'analyser de manière anachronique la période 1929-1939, afin de comprendre les raisons de l'implication de toute ma famille dans la Résistance.

Bien entendu, née en 1929, je reviens ici sur ma toute petite enfance et il me semble y voir déjà l'émergence de mon identité personnelle. En effet, le petit enfant, entretenant très tôt une relation avec lui-même, est essentiellement tributaire de ses parents. Dans cette confrontation, il accède au langage en étant éduqué à voir les choses à leur façon à travers le prisme de leur vécu personnel.

Puis, l'immersion dans une société plus large dès l'école lui apporte l'influence de maîtres et d'autres interlocuteurs. Il me paraît évident, cependant, que mes attitudes au cours de la vie restent enchâssées dans mes racines acquises auxquelles vient s'ajouter la multitude des sources qui m'ont nourrie. C'est ainsi que j'ai pu écrire que le récit familial et quelques souvenirs ont constitué la matrice de l'adulte que je suis devenue. Nul ne guérit de son enfance comme chantait Léo Ferré interprétant le poème d'Aragon « Est-ce ainsi que les hommes vivent ? ». J'y ajouterai encore volontiers cette phrase tirée d'un poème de Jean Tardieu : « Si je parlais sans me retourner, je me perdrais bientôt de vue ».

Les souvenirs de la Grande Guerre

L'ambiance générale de la période historique abordée était largement dominée par l'ombre portée de la Grande Guerre 14-18. Cette boucherie a endeuillé tant de familles en France

les laissant, outre le chagrin, dans des situations paradoxales à tous égards. Il n'existe pas une famille qui n'ait été traumatisée par l'horreur de cette guerre.

Nous avions à Callac le spectacle des gueules cassées (visages sans menton) et des mutilations diverses. Les hom-

mes amputés de la jambe portaient une jambe de bois en guise de prothèse. Leur réputation de soldats courageux a fait payer aux Bretons un lourd tribut. Dans la famille, du côté de ma mère, les Kermen du Peulven, entre trois fils et trois gendres appelés, quatre furent tués, dont son premier mari, le père de





Hitler arrive au pouvoir en Allemagne en 1933. Ici à Nuremberg en 1935.

Wikimedia commons

Guillaume et Eugène Cazoulat, la laissant veuve à 21 ans comme je l'ai déjà dit. Les veuves, après ce conflit, ont dû assumer leur sort, s'acharner au travail et prendre des responsabilités souvent énormes pour élever leurs enfants.

Les souvenirs douloureux de la guerre ont engendré une semence de protestations contre toute notion de guerre, vivace pendant la décennie 29-39 et peut-être partie prenante d'un certain

aveuglement devant l'esprit de revanche de l'Allemagne si aigu qu'il a permis l'avènement de Hitler en 1933.

Certes, d'autres événements majeurs sont intervenus :

- l'expansion de la philosophie économique de Karl Marx, vulgarisée et même déformée par Lénine, moteur de la révolution russe de 1917 ;
- ses conséquences en France lors du Congrès de Tours de 1920, par l'éclatement de la SFIO et la naissance du Parti communiste d'esprit plus révolutionnaire, tandis que d'autres membres, plus réformistes, demeurèrent à la SFIO regroupés autour de Léon Blum.

La crise économique

Puis survient le krach boursier de Wall Street et la profonde crise qui en a résulté, palpable en Europe les années suivantes avec un cortège de chômage et de faillites. La confiance ébranlée dans la classe politique, accusée d'impuissance, favorise l'extrême droite et la poussée ligueuse, dont la plus virulente fut l'Action française monarchique dont le but était de supprimer la république, la gueuse. Les manifestations prévues par les ligues et entraînées devant le parlement par l'Action française, confortée par l'ascension de Hitler, aboutissent aux terribles émeutes du 4 février 1934.

À l'opposé les forces de gauche, adversaires précédemment, forment avec leurs nuances un pacte en Espagne et en France et, fortes d'un espoir de victoire, aboutissent à la création en 1936 de gouvernements de Front populaire.

Dans cette période de troubles, les uns et les autres sont hantés par deux grandes peurs : celle de la révolution bolchevique et celle du nazisme.

Tandis que l'Espagne, dès 1936, plonge dans une guerre civile, en France, Léon Blum, président du Conseil, réussit à canaliser les divers courants suite aux accords de Matignon et entreprend, tambour battant, les réformes décidées dont les congés payés et la semaine de 40 heures bien que les communistes renoncent à entrer au gouvernement. D'un extrême à l'autre de la nation, les positions se radicalisent et je me souviens du suicide de Roger Salengro, ministre de l'Intérieur, personnage intègre, victime de calomnies honteuses de l'extrême droite qui ne désarmait pas. J'avais le sentiment au travers des conversations à la maison qu'on avait dû perdre quelqu'un de la famille.

Je ne prétends nullement faire œuvre d'historienne, n'en ayant pas la compétence : mon propos est d'évoquer le climat trouble de cette époque pour comprendre l'implication dans la résistance d'une si grande famille, reflet elle aussi de sentiments divers.

Au Peulven, lors des congés payés, un repas de famille était l'occasion de débats tellement passionnés qu'ils me faisaient peur.



CI-DESSUS
Fête du 14 juillet 1936 à Paris.

CI-DESSOUS
Civils espagnols fuyant vers la France devant
l'avancée des armées franquistes.
D'après une photo de Robert Capa



En Espagne, la deuxième république née en 1931, nourrissait elle aussi, face à la crise, des mesures tendant vers la recherche d'une vie meilleure. Des réformes magistrales au caractère progressiste furent entreprises, fortement contrées par l'église et les conservateurs : séparation de l'église et de l'état, mariage et divorce civils, droit de vote des femmes, etc. même scénario qu'en France !

Face à l'espoir, survint le temps des désillusions, dû aux tensions sociopolitiques exacerbées par la crise, entre les nationalistes et les républicains. La guerre civile éclata, d'abord concentrée sur la région du nord-ouest, Pays Basque, Cantabrie et Asturies. Elle prit rapidement une tournure dramatique au profit des forces fascistes dirigées par Franco. Hitler et Mussolini s'empressèrent d'apporter leur aide, testant leur réarmement et leur force de frappe tandis que du côté républicain, les Brigades internationales, largement inférieures en armes, animées de leur seule volonté de soutien, furent vite dépassées.

De surcroît, Hitler trouvait là l'occasion de contourner les termes du traité de Versailles qui avait mis fin aux hostilités de la guerre 14-18.

Arrivée des réfugiés espagnols

Pour nous, à Callac, l'ampleur du drame prit corps à l'arrivée, en 1937, des réfugiés espagnols, des femmes, des enfants exténués, dans le dénuement le plus complet. Bien que consternés devant le spectacle, mes parents durent différer leur soutien : en effet, nous partions pour deux semaines à l'exposition universelle qui se tenait à Paris. C'est ainsi que la famille Salviejo fut hébergée au Peulven entre ma grand-mère Berc'het et la ferme tenue par ma tante Marie-Louise et mon oncle François Corrio. A notre retour, après quelques jours, Matilde et Julita vinrent chez moi. Julia restait chez ma grand-mère avec Vicente, son plus jeune enfant, ses deux parents âgés de 66 ans à la ferme, Gonzalito chez Le Borgne, tailleur.

En grandissant, mes souvenirs personnels deviennent de plus en plus précis. A Paris, j'avais déjà côtoyé des étrangers, curieux parfois pour moi, en visitant le pavillon des colonies, surprise devant le nombre de visiteurs perplexes dans le pavillon allemand. Cependant, à la maison, je faisais l'apprentissage réel de la notion d'étrangers avec mes nouvelles copines Matilde et Julita, très étonnée de les voir éprouver les mêmes besoins que



moi, se comporter comme moi, jouer avec moi, même si nous ne pouvions communiquer. Il est vrai que Callac, petite ville rurale de la Basse Bretagne, n'était pas un lieu de brassage de populations. Elles se sentaient bien chez nous, mangeaient à leur faim et avaient pris avec moi le chemin de l'école. Je me suis familiarisée avec leur langue jusqu'à la comprendre et la parler un peu tandis qu'elles apprenaient le français. C'est ainsi que l'on se sent soudain grandir en s'enrichissant de nouvelles expériences que nous partageons mutuellement.

Très rapidement, les quelques subsides attribués par la municipalité ont été interrompus, faute de moyens. Pour y remédier, des quêtes furent tentées et je me souviens d'une réflexion reçue par Roger Le Bon dans une famille de la petite bourgeoisie callacoise : « Encore pour ces sales Espagnols ».

La xénophobie a toujours fait partie de la nature humaine et cette source fut aussi rapidement tarie.

La municipalité prit la décision de faire repartir toutes ces familles vers leur pays d'origine. La voiture qui devait les emmener s'arrêta devant notre porte et je vis Julia se mettre à hurler de douleur tentant de faire comprendre l'horreur

des bombardements qui décimaient les populations. Très vite, mes parents, d'abord perplexes devant l'importance de la charge matérielle, se dirent que la solidarité dans la famille interviendrait. La décision fut prise et la voiture repartit.

Plus tard, lors d'un voyage de ma tante Yvonne Lemaire venue voir sa mère, un climat de sympathie s'instaura entre elle et Julia et, avec l'assentiment de celle-ci, elle emmena Vicente, le plus jeune des enfants, avec elle dans l'Oise où elle habitait, apportant ainsi sa contribution. Julia, quant à elle, vint rejoindre ses deux filles chez moi.

Je garde de cette période un souvenir d'harmonie totale. Ma mère et Julia s'entendaient à merveille. Très rapidement, cette dernière sut montrer ses talents exceptionnels en couture. Nous avions une machine à coudre et, avec un esprit créatif, elle savait tirer profit d'un morceau de tissu pour en faire une merveille. Nous en avons toutes été les premières bénéficiaires.

Absorbée par ses travaux, elle s'oubliait et, avec ravissement, je l'entendais chanter en espagnol ; les chansons me restent encore en mémoire.

Ma mère tenait son café et certains clients trouvèrent le chemin de

En 1938 dans le verger du Peulven à Callac.

De gauche à droite derrière les enfants : Simone Le Bon, ?, moi, ma grand-mère Berc'het Kermen-Le Naour avec Julita et Gonzalito Salviejo juste devant elle, Abuelo le grand-père adoptif de Julia tient Vicente Salviejo, Matilde Salviejo et Marguerite Poulichot.

Assis au sol : Robert Le Bon et Claude Kermen le fils de Joseph, sa sœur Arlette est dans les bras de ma tante Marie-Louise Corrio, à côté de Julia Salviejo, Guillaume Cazoulat, mon demi-frère, est juste derrière elles.

l'établissement dans l'espoir de séduire cette jolie jeune femme de trente ans qui, pensaient-ils, était en manque. Dans ce cas de figure, le mâle se sent souvent irrésistible ! Julia défendait farouchement son honneur et, un jour, un geste jugé inconvenant valut à son auteur de recevoir un coup d'aiguille dans le fessier !

Le soir, je la voyais parfois, l'oreille collée au poste TSF tentant d'entendre Dolores Ibarruri dite La Pasionaria, pour être informée sur le déroulement de la guerre d'Espagne. Le slogan des républicains étaient « No pasaran » et, dans ma petite cervelle d'enfant, s'est laissée imprimer une phrase de ses discours : « Mieux vaut mourir debout que vivre à genoux ». Je trouvais cela sublime !



CALLAC vers 1938, chez moi, rue de l'Allée. Au dernier rang, de gauche à droite : ma tante Marie-Louise Corrio-Le Naour, Eugène Cazoulat, boulanger rue de Tréguier, mon frère Louis Burlot, ma mère, Guillaume et Louise Cazoulat, Jean-Marie Le Borgne le père d'Ernest (tailleur), ?.
Les adultes assis : Julia, Maria Le Borgne, Madame Reina, mère de Madeleine (cf KAIER n° 40). Les enfants : à gauche, une petite du Peulven?, Raymond Le Guyader devant sa grand-mère (il fut vice-président du CGH du POHER de sa fondation jusqu'à 2004), Marguerite Poulichot, moi, Matilde, Julita, Vicente sur les genoux de sa mère, Gonzalito devant Maria Le Borgne, Robert Le Bon.

CI-CONTRE
Julia, jeune fille en Espagne.

Comme il hébergeait Gonzalito, Jean-Marie Le Borgne, père d'Ernest¹ et tailleur pour homme de son état, pensa que Julia pouvait trouver à s'employer chez lui, ce qu'elle accepta. Bien entendu, le travail de petite main d'un tailleur la rendait morose, elle ne pouvait y exprimer son talent mais elle se sentait redevable à son égard.

¹ Ernest Le Borgne entrera dans la clandestinité dès août 1941 afin d'échapper à la Gestapo puisqu'il était communiste. Chef d'un groupe FTPF dans le Finistère, il a été arrêté en mars 1943 lors d'une mission à Plonévez-du-Faou et fusillé à Rennes en juin 1944. Il a donné son nom à la compagnie de Callac du bataillon FTPF Guy Moquet. N.D.L.R.

D'autre part, la solution d'avenir pour pouvoir réussir et subvenir aux besoins de ses enfants ne s'y trouvait pas non plus.

Les durées et les dates exactes échappent à mes souvenirs mais, au cours de l'année 1938, mon père, aidé sans doute par le courant de solidarité, lui trouva cette petite maison au coin de la place du centre où elle put s'installer et créer son propre atelier. Bien entendu, ici encore, des aides conjuguées interviennent. Il va de soi, en effet, qu'une installation même rudimentaire nécessitait bien des éléments. Elle fut progressive et suscita beaucoup d'efforts. Au début, les deux filles restèrent chez moi. Gonzalito séjourna quelques mois chez Marie-Louise Robin, maman de Marguerite Le Diuron qui possède encore des photos d'eux, enfants. Julia entendait par là rester loyale vis-à-vis de la famille Le Borgne. Peu à peu, grâce à

sa volonté farouche, elle put organiser sa vie et créer son atelier, recevoir ses premières commandes et tenter de réunir peu à peu ses enfants. Julita, la première, voulut rejoindre sa mère tandis que Matilde resta chez nous. Je me souviens qu'elle y était encore le 1^{er} janvier 1939, en raison de l'événement familial de la naissance de Michel Cazoulat. Nous étions couchées toutes deux dans le même lit lorsque l'imminence de la naissance fut portée à la connaissance de mes parents. L'interrogation majeure qui nous préoccupait et suscitait notre intérêt était de savoir : fille ou garçon ?

Le bruit des bottes et l'exil des derniers réfugiés espagnols

Tandis que les conséquences du krach boursier de 1929 continuent de tétaniser les économies, malgré les efforts de relance, le danger fasciste ne cesse de se développer, donnant à Hitler la conviction que sa puissance devient exponentielle.

Son audace pour détourner traités et accords sans réaction des puissances concernées fascine et suscite progressivement en Allemagne le ralliement majoritaire des différentes couches de la population antérieurement réticentes. Ce fut le cas pour les accords de Munich conclus le 30 septembre 1938, conférence de la dernière chance pour





sauver la paix au nom du pourtant légitime « plus jamais ça ». Ces accords vaudront cette formule lapidaire prémonitoire de Churchill à l'égard de Chamberlain pour l'Angleterre et Daladier pour la France : « Ils ont accepté le déshonneur pour avoir la paix. Ils auront le déshonneur et la guerre ». La perspective d'une nouvelle guerre est désormais entrevue d'autant que, les mêmes forces sont à l'œuvre en Espagne. Les républicains perdent du terrain et, au nord de l'Espagne, se replient progressivement d'ouest en est où la Catalogne tient toujours.

Dans ce contexte du nord de l'Europe dont la France, intervient, le 26 janvier 1939, la chute de Barcelone qui scelle pratiquement la victoire définitive de Franco grâce à l'appui fasciste. Les conséquences vont, de manière infinitésimale, avoir une répercussion sur la vie des réfugiés espagnols dans notre petite cité callacoise².

En effet, dès la fin de janvier 1939, des milliers de réfugiés, femmes, enfants, vieillards, fuyant la répression et les bombardements de l'aviation franquiste, se dirigent vers la frontière française, épuisés par trois ans de privation. Après un exode intérieur en Espagne,

ils arrivent en France en traversant les cols enneigés par un hiver particulièrement rigoureux.

Le 5 février, la frontière est également ouverte aux soldats républicains en déroute après des combats acharnés, minés par le froid et la faim. Cet épisode, appelé la *Retirada* (la retraite), est demeuré célèbre chez les historiens. Au total, entre le 28 janvier et le 13 février 1939, ce sont 475 000 personnes qui passent la frontière.

Le gouvernement d'une France déjà rongée par la crise se trouve débordé. Des camps sont montés à la hâte dans le sud-est de la France avec l'aide des soldats espagnols : Rivesaltes, Barcarès, sur les plages même d'Argelès et Saint-

La *Retirada*, la retraite.

Fin janvier-début février 1939, 475 000 Espagnols passent en France après la victoire de l'armée franquiste.

CI-DESSOUS

Réfugiés espagnols au camp d'Argelès

Cyprien, dans le froid et la boue. Les soldats sont désarmés, fouillés puis dispersés dans les camps après vaccination et ravitaillement.

Toutes les opérations de vaccination et d'identification ne pouvant être menées à bien, des femmes, des enfants et des vieillards sont envoyés par des trajets pénibles vers plus de 70 départements de l'intérieur de la France et accueillis



² Pour compléter les vagues renseignements après 75 ans auprès de quelques survivants mais surtout leurs descendants qui étaient encore des enfants, je me suis inspirée des archives de l'histoire de l'immigration à la cité nationale pour rester en accord avec mes propos.



Laredo aujourd'hui, station balnéaire réputée au bord de la mer Cantabrique. Gonzalo Salviejo, ci-dessous avec son épouse Julia, en fut le maire républicain avant le conflit espagnol.

par certaines municipalités. Une famille Cardona, en tout cas, arrive ainsi à Callac tandis que, dans le même temps, il a pu être établi que Gonzalo Salviejo, le mari de Julia, se trouvait au camp d'Argelès.

Il me semble, et c'est mon cas, que, lorsque les humains arrivent à l'âge du bilan de leur vie, ils ressentent le vif regret de n'avoir pas interrogé de manière plus approfondie et pertinente du temps de leur vivant les parents et amis proches à présent disparus. Seule reste la confrontation de leurs souvenirs et ceux des autres concernés, étayés par quelques références nécessaires à l'histoire.

Âgée de 10 ans en 1939, mes souvenirs deviennent plus précis à l'exclusion de la précision des dates.

Mon père entreprit des démarches auprès des autorités compétentes de la nation pour tenter de provoquer les concertations compréhensibles et obtenir le transfert dans le département des Côtes-du-Nord et, sous la responsabilité du préfet, de Gonzalo Salviejo, combattant républicain espagnol avec le statut de réfugié politique. C'est ainsi qu'il a pu rejoindre sa famille, retrouvailles évidemment envahies d'émotion, et devenir résident de Callac jusqu'à sa mort en 1962. Déjà beaucoup plus âgé que Julia (16 ans), les conditions difficiles de la guerre avaient altéré sa santé.

En Espagne, après avoir été représenté dans cette branche, il avait ouvert

une bijouterie à Laredo dont il avait été maire républicain. Laredo est encore une belle station balnéaire, équidistante de Bilbao et Santander. N'ayant jamais eu d'activités manuelles, outre le barrage de la langue, il ne pouvait aider à subvenir aux besoins de sa famille et il dut, fortement blessé dans son amour-propre, se contenter d'assurer, comme il le pouvait, les soins du ménage et la préparation des repas afin de soulager sa femme en lui permettant de se consacrer à ses travaux de couture³.

La famille Cardona, elle, n'a pas fait souche à Callac, elle y passa seulement quelques mois. Bien que le souvenir qu'elle en garde me paraisse idéalisé, il est sincère et symptomatique de la vie callacoise de cette époque (voir encadré). Cette famille vivait en Espagne dans la province des Asturies, complètement à l'ouest donc, particulièrement concernée dès le début de la guerre. Le père, pour sauver les siens, trouva l'opportunité de faire embarquer femmes et enfants dans les cales d'un bateau anglais. La traversée s'acheva à



³ La famille Salviejo a toujours été considérée comme membre à part entière de ma propre famille. Tous les événements heureux ou malheureux de nos vies respectives ont été partagés.

Bordeaux où elle fut derechef renvoyée en Catalogne en Espagne, donc à l'est, à proximité de Barcelone. Sans ressources, dans la misère, le recours à la soupe populaire constituait le lot quotidien. A la chute de Barcelone et l'épopée déjà évoquée de la *Retirada*, après le passage de la frontière, Callac devint le point de chute dès le début de mars 1939. Julia, déjà sur la place, veillait à la réception accompagnée de ma mère, et la maman Cardona, par son intermédiaire, demanda à pouvoir garder avec elle son plus jeune enfant. Une ferme près de la ville les accueillit. Olga, l'aînée, fut prise par le couple Lucia, sans enfant et ravi. Elle se souvient encore de Magdalena⁴, en face chez Marie Geoffroy. L'aîné des garçons rejoignit la fratrie Philipeau déjà si nombreuse pourtant. Ana fut hébergée chez un couple, route de Perros, à l'instigation du mari alors que l'enthousiasme de sa femme était loin d'être au rendez-vous.

Le lendemain matin, ma mère et Julia allèrent leur rendre visite. L'enfant était totalement apeurée. Le contact ne pouvant se faire, elle n'avait pas été lavée et n'avait encore rien mangé.

Tout en réfléchissant à la solution à trouver, elles revinrent chez moi.

Brutalement, ma mère dit à Julia : « Va chercher cette petite, je prépare un bain (dans la grande lessiveuse !). Ma mère la « dé-crassa ». Ana conserve le souvenir de la serviette propre la frictionnant et de l'eau de Cologne. En rentrant de l'école, je trouvai une nouvelle amie ! Un an plus jeune que moi, mes vêtements lui allaient parfaitement. C'était le jour des crêpes, donc un

⁴ Madeleine Auffret née Reina. Cf KAIER n° 40.



Premier retour en Espagne en 1957

Les retrouvailles.

- 1 - Julia Salviejo
- 2 - Gonzalo Salviejo
- 3 - Julita Salviejo
- 4 - Louise Cazoulat
- 5 - James Eskenazy, mon époux
- 6 - Moi

Guillaume Cazoulat doit prendre la photo.

Lettre d'Ana Cardona

C'est en mars 1939 que nous étions accueillis par les familles de Callac, dans une grande salle. Ma mère de 36 ans, ma sœur aînée 13 ans, mon frère Raoul 11 ans, mon ego Olga à peine 9 ans et mon jeune frère 5 ans. Ma sœur Olga, une famille de garagistes n'ayant pas d'enfant l'aurait bien adoptée. Mon frère Raoul, par contre, s'est trouvé dans une fratrie d'au moins 10 garçons. M. et Mme Philippeau voulaient une fillette, mais les garçons ont insisté et Raoul est resté, une équipe de foot en somme... Ma mère, par l'intermédiaire de Julia a pu garder mon jeune frère. Quant à moi, Ana, c'est dans la famille Burlot que j'ai été accueillie. Quel renouveau après deux grandes années de galère, se trouver dans un foyer au chaud et nourrie !

Le vendredi, si je me souviens bien, nous descendions des chambres, Mme Burlot, devant la cheminée, faisait des crêpes que nous mangions avec du beurre qu'elle avait pris soin de pétrir pour évacuer l'excédent d'eau et ajouter un peu de sel. Ce souvenir restera jusqu'à ma mort. Pour moi ça a été une renaissance, je ne peux pas renier mes Callacois, c'est au-dessus de mes moyens. Sur cette grande place où la salle des fêtes dominait, une fois par semaine il y avait un grand marché et une fois l'an, je ne m'en souviens pas très bien, une fête foraine. Les forains nous disaient : « Vous êtes des petits réfugiés, vous aurez droit à un tour de manège gratuit. »

C'était comme ça à Callac.

Mme Burlot, si je pouvais vous remercier pour ce bien-être, que je ne savais pas dire à l'époque ! Heureusement Micheline est là, à travers elle je peux épancher mes souvenirs.

Je ne peux pas oublier Callac et les Callacois, j'adore mes Bretons. Merci, merci.

vendredi ; affamée, elle en mangea six. Dès le lendemain, elle nous rejoignait sur les bancs de l'école, se sentant devenir princesse dit-elle.

Une fois le père retrouvé, Orléans est devenu l'ancrage définitif et elle y demeure toujours. Ana est revenue à Callac un jour avec sa petite fille pour nous retrouver et lui faire connaître, selon ses propos, le lieu de sa renaissance. Mes parents étaient décédés mais Guillaume était toujours en vie ainsi que Julia et c'est ainsi qu'elle a pu reprendre contact avec moi. Le souvenir si vivace qu'elle garde de Callac et de nous dans une évidente idéalisation traduit une cristallisation du vécu qui fait sens. De même que le goût et la recherche de consommation des crêpes bretonnes, mémoire involontaire d'un souvenir construit évoquant l'enfance ainsi que l'exprime l'auteur Marcel Proust pour la madeleine dans son roman « Du Côté De Chez Swann ». L'approche des trois familles de réfugiés espagnols (Reina, Salviejo, Cardona), exilés forcés, témoigne, outre leur attachement à Callac, d'une faculté d'adaptation optimisée par une volonté farouche, chacune avec son propre modèle d'épanouissement. Ce phénomène est appelé résilience dans le langage psychanalytique de notre époque quand, à force de traumatismes, le fond du désespoir a été atteint. « Sauve-toi, la vie t'appelle » comme évoque le titre du dernier ouvrage de Boris Cyrulnik, auteur du terme en psychiatrie.

Mon propos ayant été de traiter la période 29 - 39, je devrais normalement m'arrêter là.

Pour les réfugiés espagnols, le survol complet de l'implantation de la famille Reina à ou à partir de Callac ayant si bien été traité par Madeleine Auffret, il

a été convenu que me reviendrait d'en faire de même pour la famille Salviejo. Je me bornerai à évoquer deux caractéristiques les concernant en un saut vers l'après-guerre.

La guerre a eu pour conséquences de différer le plein épanouissement des talents exceptionnels de Julia. En effet, son atelier est devenu un atelier de haute couture dans toute l'acception du terme, dont la réputation s'est propagée bien au-delà du canton de Callac. Elle a formé aussi de nombreuses apprenties et fidélisé de nombreuses clientes ; ce fut mon cas.

A la fin des années 50, pour des raisons économiques, un rapprochement avec l'Europe est obtenu et une timide libéralisation du régime a lieu, ce qui permet à Gonzalo de rendre visite à sa famille en Espagne où bien sûr il était jusque là persona non grata. Gonzalo, Julia, Julita, mon mari et moi-même nous étions lancés dans l'aventure en compagnie de Louise et Guillaume à bord de leur Simca-Versailles Les conditions drastiques d'un régime totalitaire étaient imposées et à chacun des déplacements, Gonzalo devait pointer au commissariat. Partout, dans le regard des policiers, le soupçon le disputait à la manifestation de l'autorité. Ce voyage, véritable épopée, mériterait à lui seul un développement, tant au point de vue de la charge émotionnelle des retrouvailles après vingt ans mêlées de joie et de peur que de l'observation des règles de fonctionnement de ce régime.

**Micheline ESKENAZY-
BURLLOT**



15. - GOURIN. — Place du Marché.

Gourin pendant la guerre 1939-1945

Guy LIDEC

*Il est au bal musette un air rempli de douceur...
Fréhel, La Java bleue, 1938.*

Après le désastre militaire, Gourin subit l'occupation des troupes hitlériennes en juin 1940. Mais, dès 1941, l'impatience commence à gagner la population qui subit les premières pressions d'un ennemi moins assuré. La Résistance s'amorce puis, en 1942, s'organise progressivement. L'action des Alliés, en 1943, porte ses premiers fruits, tandis que les mouvements résistants prennent leur essor, s'arment et engagent les premiers combats. Les réfugiés affluent. 1944 voit enfin éclater la Résistance générale, malgré l'accentuation de la répression nazie. Après le soulagement de la Libération, Gourin pleure ses morts : ils furent nombreux, en particulier ces héros qui luttèrent avec leurs armes, versèrent volontairement leur sang, furent torturés, massacrés et jetés dans les fosses qu'ils avaient creusées...

Chronologie

1939 : La campagne militaire

- **Septembre** : La guerre est déclarée le dimanche 3. La foire du lundi à Gourin connaît une faible affluence, le moral est plutôt bas. De nombreux Bretons, dont quelques Gourinois, sont mobilisés dans les rangs de la 21^e Division d'infanterie, basée en Moselle et constituée du 65^e Régiment d'infanterie de Nantes, du 137^e de Quimper et du 48^e de Guingamp. D'autres serviront dans la 22^e Division d'infanterie et en particulier au 62^e Régiment d'infanterie de Lorient. Ces unités combattront, en mai 40, dans les Ardennes et en Hollande. Pour certains, ce fut la captivité ; pour tous beaucoup d'amertume et de souffrance.

1940 : L'occupation

Nous avons, par hasard, trouvé une carte postale écrite par une personne non identifiée, un réfugié venu de la petite commune de Chéret, située à environ 5 km au sud-est de Laon dans l'Aisne. Datée du 1^{er} août 1940, peu de temps après l'offensive allemande de mai et l'exode qui suivit, sa tonalité est assez sombre. Nous avons repris le texte, mot à mot.

*Chère Madeleine,
J'espère que ces quelques mots te parviendront t'apportant ainsi qu'au cousin Lucien et sa petite famille nos bonnes amitiés. Evacués de Chéret le 17 mai nous sommes ici depuis le 29 mai après avoir tirés 200 km à pieds par étapes et le reste en chemin de fer. Un chariot de ferme transportait notre vieux père et les enfants du pays. Enfin malgré cette dure épreuve vu son âge il se porte bien quoique la réaction de privation et d'un si dur voyage l'avait fatigué, il a repris maintenant. Ici ce n'est pas le rêve pour les Réfugiés, on est regardé avec peu d'humanité. Nous nous ennuyons bien sans savoir ce qu'est devenu notre cher Pierrot, nous avons eu une lettre ici datée du 13 juin. Quel sort lui a été réservé. Nous souffrons bien moralement.*

De ces quelques lignes, peu flatteuses pour Gourin, on ne peut extrapoler quant à l'accueil accordé à toutes les victimes de l'exode, même si l'on connaît la méfiance traditionnelle des Bretons envers les habitants de l'est de la France. En tout cas les réfugiés de Lorient qui affluèrent en 1944 ne se plaindront pas, eux.

- **Juin** : Le 19, les Allemands envahissent la Bretagne et se portent de Rennes vers Pontivy puis



Guémené. Le jour-même ils sont à Gourin en précurseurs.

Le 28, le port d'armes à feu est interdit dans toute la région.

- **Juillet** : Le 2, Gourin est occupé par l'ennemi. Les « Boches » s'installent à l'école Saint-Yves. Ils prendront possession plus tard du « couvent blanc », du « couvent bleu », du collège public et de Tronjoly.

- **Décembre** : La loi fait que les communes de plus de 2000 habitants ne peuvent plus élire leurs conseillers municipaux. Une nouvelle municipalité est mise en place : il en est de même pour une vingtaine sur les 261 que compte le Morbihan.

Le 14 juillet 1941, la population gourinoise défile dans les rues, drapeau tricolore en tête.



1941 : L'impatience

- **Juillet** : Le 7, la population est mise en garde : « Quiconque cachera ou hébergera des membres d'une armée ennemie s'exposera aux punitions les plus sévères ».

Le 14, la population manifeste. Une quinzaine de jeunes montent de Toul-an-Chy vers la route de Scaër et entraînent la population. Parmi eux, Jean Guillemot, Joseph Vétel, Louis Le Manach, Eugène Ulliac, Raymond Le Bossier, Joseph Maréchal et Joseph Hénaff. Dans la soirée, plusieurs centaines de personnes se promènent dans les rues puis défilent drapeau tricolore en tête. Deux « autonomistes » sont conspués. On se disperse après avoir chanté des hymnes patriotiques. Suite à une enquête de la Kreiskommandantur de Pontivy, le couvre-feu est ordonné. Cinq jeunes, considérés comme séditeux, sont arrêtés et emprisonnés quelques semaines. Les Allemands réclament la révocation du maire et du commandant de la brigade de gendarmerie.

- **Septembre** :

- Diffusion de tracts du Parti communiste appelant à la résistance.
- Annonce publique : « Toute personne qui aiderait un aviateur ou l'équipage d'un avion abattu sera impitoyablement sanctionné. »

- **Octobre** : Le 9, arrestation de onze Gourinois : le maire Joseph Le Roux, le baron Guy de Bois-sieu châtelain local, ancien officier et son fils Hervé, Louis Le Coz négociant, Joseph Meillarec, Yves Le Grand gérant de coopérative, Louis Montauffray bonnetier, Yves Le Bellour comptable, Joseph-Alexis Kergaravat instituteur, Louis Cadouëllan aumônier de Saint-Yves (oncle d'un futur curé de la paroisse) et Emile Le Gall commerçant. Le baron est libéré le même jour. Jacques Rodallec, commerçant, fait fonction de maire.

VENGEANCE

Fondé en janvier 1941 par le docteur Victor Dupont (1906-1976) de Paris, ayant pour adjoint le docteur Wettervald, ce mouvement de 5000 à 8000 agents comprendra :

- 1 réseau de renseignement connu sous le nom de *Turma Vengeance*.
- 1 organisation d'action immédiate dont un groupe de sabotage.
- Des corps francs dont certains formés en unités de maquis. (voir infra)
- 1 service de faux papiers.
- 1 service social.

Son action se développera surtout dans la zone Nord : Paris, Oise, Orne, Manche, Nord, Nièvre, Touraine et Bretagne. Dans cette province, il sera présent surtout :

- dans le Finistère : commandement à Quimper, participation très active des familles Bariou - dès début 1942 (résidant à Gourin-Morbihan) et Le Guennec, dans leur aide aux aviateurs en péril.
- dans le Morbihan : sous la coupe d'Olliveaux, les groupes de Gourin (Bariou) et Ploërmel, en particulier.

M. Bariou était chef de «Vengeance» dans la région de Gourin et sera, indirectement, par un des membres du mouvement, à l'origine du *Maquis Tonton* de Saint-Hernin, lui-même unité de base de la 4^e compagnie du Bataillon *La Tour d'Auvergne* de Carhaix.

- **Novembre** : Le 11, les Gourinois arrêtés le mois précédent sont libérés. Ils avaient été emmenés à Lorient, puis Vannes et enfin incarcérés dans une prison d'Angers.

1942 - Organisation des mouvements de la Résistance

- Les premiers mouvements de la Résistance commencent à prendre pied dans la région. En particulier, les réseaux de renseignements s'étoffent.

- Jean-Pierre Le Bris rejoint les Forces Françaises combattantes (FFC). Il participera aux actions du réseau *Pat O'Leary* mis en place en février 1943, dont la vocation est l'aide aux aviateurs alliés tombés en mission.

- **Mars** : Le 23, arrivée de 1 200 soldats allemands (cf supra).

- **Juillet** : Diffusion de tracts antiallemands.

Le 17, incendie dévastateur entre les 2 places du marché.

- **Octobre** : Mitrailage de l'école Saint-Yves par un avion anglais. Pas de victimes.

Gourin 1939 - 1945

1943 : L'essor de la Résistance

- **Janvier** : Le 15, bombardement de Lorient par les Alliés, perceptible de Gourin : fusées éclairantes, faisceaux lumineux, tirs de DCA, accompagnés de bruits sourds. Le 26 vers 14h, 60 bombardiers alliés revenant de Lorient sont mitraillés par des chasseurs allemands au-dessus de la commune. Deux bombardiers sont touchés, l'un se pose à Motreff. Des passagers sautent en parachute près de Cudel, village de Spézet sur les Montagnes Noires.

- **Février** : Lorient détruite, 40 000 personnes évacuent la ville. Gourin en accueille une centaine dont des jeunes filles du collège secondaire de Lorient ainsi que des élèves de Ploemeur-Kerentrech et d'Hennebont (ces derniers accueillis au collège Saint-Yves).

Le 13, un avion anglais Halifax s'écrase près de Landeleau. L'officier-observateur Gordon Carter, rescapé, est conduit chez Raymond Cougard par Georges Jouanjean, son beau-frère, originaire de Carhaix.

- **Mars** : Le 6, vers 14h, survol de Gourin, par une vague de bombardiers alliés se dirigeant vers Lorient.

- **Printemps** : Jean Bariou, préparateur en pharmacie, empêche le départ d'ouvriers vers l'Allemagne en les employant dans deux tourbières proches de Gourin. De plus, avec l'aide de son fils Jean et en liaison avec des marins et son frère Corentin, marchand de bières à Douarnez, il organise le transport d'aviateurs outre-Manche.

- **Avril** : Le 7, embarquement vers l'Angleterre de Gordon Carter, guidé par Bariou et transporté par des marins de Tréboul, en compagnie de 18 autres Résistants, sur le *Dalc'h mad* direction Penzance (Cornouailles britannique) à la barbe des Allemands.

- **Mai** : Le 17, en fin de matinée, bataille aérienne entre bombardiers alliés et chasseurs allemands au-dessus des Montagnes Noires. Des balles atteignent le bas de la ville et la gare. 3 bombardiers s'écrasent près de Spézet.

Le 27 le collège moderne de Lorient est évacué à Gourin.

- **Juin** : Le 5, les 96 ouvriers des ardoisières font grève et réclament une augmentation de 60% de leur salaire (70 francs par jour). Ils reprennent le travail sous la pression allemande, le SD - service de renseignement - étant intervenu auprès du sous-préfet.

Le 7, un « Comité ouvrier de secours immédiat », manipulé par des collaborateurs, est créé et tente de s'implanter parmi les réfugiés de Lorient.



Jean BARIOU
Résistant de la première heure, il monta une chaîne d'évasion par mer dès le début de 1942, puis une chaîne concernant le Renseignement. Il adhéra au mouvement « VENGEANCE » en juillet 1943.
Texte et photo extraits de « Ami entends-tu » n°11.

- **Juillet** : Le corps franc *Vengeance*, organisation de résistance militaire issue du Service de renseignement AIR de la zone libre, recrute Jean Bariou.

Le fourrage destiné aux Allemands est incendié à Tronjoly.

Le vol arrangé de tickets d'alimentation, destinés aux maquisards, est organisé à la mairie par les amis de ceux-ci, secrétaires de mairie, Jean Guillemot et Bob Gestin. Ce dernier entre dans le réseau de renseignement *Turma Vengeance* de Bariou.

- **Août** : Le lundi 23, Bariou conduit 20 hommes vers Beuzec Cap Sizun. Parmi eux un aviateur américain Cécil Beli, un aviateur anglais et un Gourinois, Bertrand Le Bihan, futur officier supérieur de l'Armée de l'Air, qui, en Angleterre, entrera dans les Forces aériennes françaises libres, au groupe *Lorraine*. Ils quitteront la plage de Pors Péron, à bord de la vedette sardinière *Le Moïse*.

Bariou, aidé parfois par les gendarmes, continuera à animer son réseau d'évasion, soutenu par Cougard, Jouanjean et Morel, officier de réserve de Pont-Aven. La sœur de Madame Cougard et de Jouanjean épousera l'aviateur anglais Gordon Carter après la guerre. L'amour a ses chemins imprévus...

- **Été** : Un groupe FTP (francs-tireurs partisans) est constitué par quelques Gourinois dont Job Le Hénaff, son neveu Raymond Bossier et d'autres, comme Jean Guillemot.

- **Octobre** : Le 9, à Spézet, 300 Allemands attaquent une quinzaine de maquisards qui réussissent à briser l'encerclement et à s'enfuir.

Réfugiés français sur
la route de l'exode, 19
juin 1940.
Bundesarchiv Bild
146-1971-083-01,
Frankreich,
französische
Flüchtlinge -
Photo : Tritchler
Wikimedia commons



Les réfugiés à Gourin

Nous indiquons, quand ces éléments sont connus, le patronyme, l'effectif de chaque famille, l'origine géographique et le lieu de placement à Gourin (essentiellement collège Saint-Yves, rues de Carhaix, de la gare, du Fauouët, de Langonnet, de Saint-Nicolas, de Scaër place de l'église, Tronjoly, Kerglien et Keridern). On compte environ 110 réfugiés ou sinistrés.

Adigard (1). Alexandre (1) de Guidel. Avry (1). Baquer (1) de Clohars-Carnoët ; à Kerglien. Breton (5) de Lorient ; à Keridern. Castaouëc (5) de Lorient ; à Saint-Yves. Chidaine (2) de Lorient ; à Saint-Yves. Chollet (1). Conneig (2) à Saint-Yves. Courtet (2) de Lorient ; rue de Saint Nicolas. Decleeschouwer (2). Esvan (3) rue de Scaër. Evenou (1) de Lorient ; rue de la gare. Fiche (2) de Lorient ; à Kerglien. Fravalo (1) de Lorient ; rue de Scaër. Georget (3) de Lorient ; à Kerglien. Gouëlle (4) de Guidel. Guillemot (2) à Saint-Yves. Guillou (1) de Lorient ; à Tronjoly, Hoffman (2) (1) place de l'église. Kerlir (3) de Lorient. Kervarrec (1) de Lorient ; rue Hugot-Derville. Le Boulhar (1) de Lorient ; Tronjoly. Le Gallic (3) de Lorient ; place de l'église. Le Hénaff (2) à Saint Yves. Le Leslé (1) Le Mas (1) Lohéac (1) et Lohier (1) à Saint-Yves. Le Moigne (1) et Le Ny (1). Le Normand (1) rue de Scaër. Le Padou (2) de Lorient ; rue de Langonnet. Le Pichon (5) à Tronjoly et rue de Carhaix. Malcoste (1). Marteau (1) de Lorient ; à Saint-Yves. Martin (1) à Saint-Yves. Miquel (1). Montagnier (1) de Lorient, rue de Langonnet. Moren (2) à Tronjoly. Padellec (1) de Caudan ; place de l'église. Péhu (3) de Lorient ; à Saint-Yves. Pouzoulic (6) de Lorient ; Tronjoly. Préterre (4) à Keridern. Quatrevaux (1) de Lorient ; à Saint-Yves. Rousse (4) à Tronjoly. Schnitz (1) et Sémoif (6) rue de Carhaix. Spencer (1) rue de Fauouët Thierry (1). Urvoy (1) de Lorient. Autres réfugiés : environ 7.

Antérieurement, Gourin avait accueilli quelques dizaines de réfugiés venus des départements de l'Aisne, des Ardennes du Nord. La plupart avaient rejoint leurs domiciles avant 1944.

Le 30, à Saint-Goazec, offensive de centaines de Russes blancs, mercenaires de l'Allemagne, contre le maquis.

Yves Guélard, instituteur à Guisriff, futur enseignant à Gourin, entre dans le mouvement *Libération Nord* après avoir été sollicité par son ancien directeur d'école publique de Gourin, Jean-Louis Kergaravat (père d'Alexis-Joseph lui aussi directeur).

Bariou et Cougard constituent une section du mouvement *Vengeance*.

Premiers contacts de Jean Le Coutaller, de *Libé-Nord*, avec les Gourinois Jacques Le Rodallec et l'adjudant de gendarmerie Le Gal.

- **Décembre** : Le 31, un avion ami B 17 s'écrase près de Bannalec James Schneider aviateur rescapé, est amené chez Bariou à Gourin et suit la filière d'évasion *Shelburn* vers Plouha puis l'Angleterre. Plusieurs centaines de bombardiers alliés ont survolé la région.

1944 : La résistance générale

- **Janvier** : Le 5, cinq Américains, dont le colonel Patton, après destruction de leur bombardier près de Kergrist-Moëlou, sont cachés à Plouray et Langonnet. Récupérés par le coiffeur Jean Le Cren ils sont hébergés chez lui puis transportés par train à Guingamp et évacués par bateau vers l'Angleterre.

Le 8, dans la nuit, les feldgendarmes de Carhaix perquisitionnent chez Madame Perrot, hôtelière à Toul-An-Chy, suite à une dénonciation visant des aviateurs américains qui devaient être conduits de Pont-Aven à Gourin chez un réfugié de Lorient, Guy Roger. Dans le restaurant, ils arrêtent six jeunes du maquis de Spézet qui venaient de convoier d'autres aviateurs, confiés à Bariou et dirigés sur la plage « Bonaparte » à Plouha. Parmi eux, Jean Pennec, dit *Capo* qui

Gourin 1939 - 1945

réussira à s'évader de la prison Saint-Charles de Quimper. Les autres se nommaient Charles Le Signor, Jean Lancien, Eugène Lorec et Eugène Cadic.

Les Allemands arrêtent également Mme Marie-Josèphe Perrot et sa fille Marie-Yvonne ; Bariou, lui, réussira à fuir et sera condamné à mort par contumace. Le mouvement *Vengeance* perd ses chefs et les membres rejoignent les F.T.P ou *Libé-Nord*. Mme Perrot et sa fille subiront la déportation à Ravensbrück, camp de la mort. Elles en reviendront très éprouvées et leurs vies en seront abrégées.

Le 21, sur ordre allemand, recensement en ville des chevaux et charrettes susceptibles d'aider l'occupant.

Le 25, fausse alerte de rafle.

Le 28, deux Résistants sont capturés dans la forêt de Conveau.

- **Février** : Le 23, Les Allemands arrêtent Jean-Pierre Le Bris, débitant de tabac. Déporté, il mourra d'inanition dans le wagon qui le transportait vers Dachau. Jean Bariou fils, également déporté, échappera de peu à la mort dans le camp de Neuengamme.

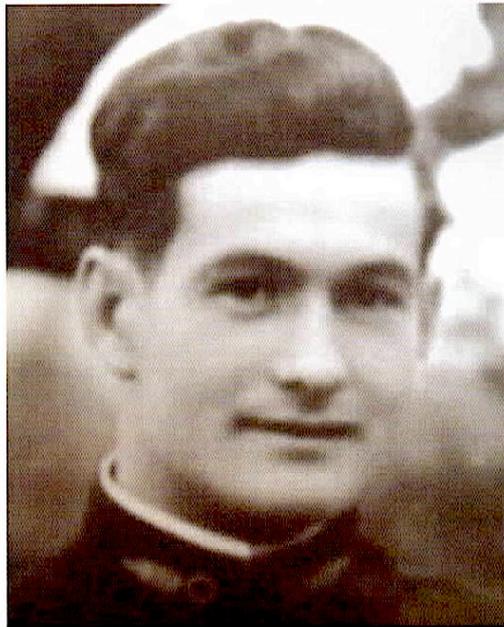
- **Mars** : Le 8, la section *Libé-Nord* de Langonnet soustrait une trentaine d'armes dans l'école de ce bourg. Le mouvement est, dans la région, animé par Jean Le Coutaller, instituteur à Persquen, secondé par Jacques Rodallec, commerçant et adjoint faisant fonction de maire, ainsi que par Jean-Louis Kergaravat, ancien directeur d'école, chargé de la propagande, tous deux domiciliés à Gourin.

Le 9, quatre F.T.P du maquis de Spézet sont capturés dans la forêt de Conveau. Deux seront fusillés, Jean-Marie Galès et Yves Pages, deux déportés à Dachau, Nathan Schmerler et André Cadiou.

- **Avril** : Eugène Ulliac, mécanicien automobile, est arrêté par la gendarmerie française qui le soupçonne du meurtre d'un Allemand. Il sera libéré à Landevenec par les Résistants lors de son transfert vers Pontivy.

- **Mai** : Ce mois est particulièrement riche en événements.

Le 6, *Job la mitraille* est blessé par les Allemands à Toul-Hallec, en Paule. De son vrai nom Jean-Louis Scotet, il est né à Spézet le 26 octobre 1912 et domicilié au Castel. Gendarme en non-activité, adjudant de F.F.I au 2^e Bataillon *Stalin-grad*, il est connu partout pour ses actions parfois spectaculaires. Il est conduit à la clinique de Gourin par les maquisards et soigné par le docteur Lohéac ; mais son cas est désespéré. Aussi le taxi d'Emile Le Gall le transporte au village de Frétezeach, dans la ferme de Guillaume Blan-



Jean-Louis SCOTET
Dit Job la Mitraille
1912 Spézet-1944 Gourin

chard, où il meurt vers 13 heures. Il est inhumé deux jours plus tard, au moment où les Allemands effectuent leur rafle à Gourin ; on l'enterre dans un champ entre le hameau et Kervoureau.

Le 7, un collaborateur, étranger à la commune, milicien de surcroît, est exécuté par la Résistance, il est abattu par Jean Guillemot, accompagné de Dinasquet et Maréchal, et jeté dans la carrière Sainte-Barbe. On le surnommait *Louarn*. Au moment de son arrestation à Gourin, il détenait chez lui un plan d'encercllement de la ville par l'ennemi. Un autre milicien, Guillou, sera arrêté ultérieurement et condamné en 1945.

Le 8, six jeunes gagnent le maquis à Plouray : Jean Guillemot, *Bob* Gestin, Joseph Le Fur, ainsi que trois marins : Albert Lessard, François Bertrand et Félix Daouphars. Bob et Le Fur seront arrêtés le 9 (voir le chapitre *Morts pour la France*).

Nuit du 8 au 9 : Gourin est cerné par les Allemands pour la grande rafle du 9.

Le 9, dès 6h, tous les Gourinois de 16 à 60 ans sont rassemblés sur la place de la Victoire, sur ordre de l'occupant et à l'appel du crieur public Hillion. Des bureaux de contrôle sont mis en place chez Kerboriou et Le Bloas. Les groupes mobiles de réserve ou *GMR*, installés dans la salle de danse *Jacques* et au *Cheval Blanc* surveillent les opérations. Vers 15h, un jeune homme de 15 ans, Raymond Lédan, de Saint-Hervé, chargé de garder les vaches, prend peur et court. Il est tué par les Allemands de cinq balles dans le dos. Un jeune valet de Kergoen, Lejour, est blessé de deux balles en tentant de fuir. La journée du 9 se clôt par de nombreuses arrestations : une quarantaine de Gourinois sont emprisonnés à Carhaix et Quimper, certains seront déportés ou enrôlés de force chez Messerschmidt, comme ouvriers, à Gotha (Allemagne).

Le 15, Jacques Rodallec est arrêté soupçonné d'avoir établi de faux papiers au profit de la Résistance. Maire de Gourin, officier au 5^e Bataillon FFI, il sera déporté et mourra en Allemagne.

CI-CONTRE

Le docteur Henri BAHIER
(1888-1955).

Originaire de Pontrioux
(22), il s'installe à Gourin
en 1919.

Photo extraite de « Les
Maquisards chez nous en
1944 » - René Le Guenic

CI-DESSOUS

Guillaume BOUCHARD et
ses deux fils, Albert et
Ernest. Ils furent arrêtés
et moururent en déportation.

EN BAS

Samuel LESSARD, fusillé à
Rosquéo en Lanvénegen
après avoir été torturé au
Faouët.

Photos :

Ami entends-tu n° 15



Avec lui sont arrêtés cinq représentants de l'ordre : l'adjudant Le Gal, les gendarmes Le Cair, Le Gac, Flour et Rault, tous morts en déportation. Rappelons que la gendarmerie du Morbihan, sous les ordres du commandant Guillaudot, s'engagea souvent contre l'ennemi.

Le 16, un GMR est exécuté par les Résistants près de Kerbiquet.

Le 21, la gare de Gourin est mitraillée par des avions alliés. Le débarquement est proche et tout le réseau des communications du grand Ouest constitue un enjeu stratégique.

- **Juin** : Le 7, la Gestapo arrête le docteur Bahier, Cozic, Kergaravat et Cloarec qui seront internés au camp Margueritte à Rennes dans la baraque 14, où le docteur Lohéac, déporté, les croisera. Le premier est libéré le 7 juillet ; les autres en sortiront le 7 août.

Internés d'honneur de Gourin :

n° 519 Henri Bahier, médecin.

n° 520 Jean-Louis Kergaravat, directeur d'école en retraite.

n° 521 Maurice Cozic, négociant.

n° 522 Frédéric Le Cloarec, directeur d'ardoisière.

Le même jour, passage de camions allemands en grand nombre, transportant vers l'est des soldats en armes.

Le 8, une attaque est lancée par le maquis contre le centre d'abattage allemand du Nivernic, près du Port de Carhaix. En représailles, 8 jeunes de Carhaix sont fusillés, ce qui provoque un grand émoi à Gourin et dans la région.

Le 15, deux maquisards armés empruntent 60 000 francs au Crédit Nantais et autant à la poste, afin de financer les actions militaires contre l'ennemi. André Cougard est détenu à la prison Sainte-Anne de Guémené. Déporté à Buchenwald, il en reviendra vivant.

Le 18, un Allemand est abattu par le maquis *Tonton* de Saint-Hernin.

Le 20 juin, une cour martiale allemande s'installe au Faouët à l'école Sainte-Barbe.

Le 21, 3 000 Allemands arrêtent 16 Résistants parmi la centaine que compte le maquis de Plouray. Ils seront torturés à l'école Sainte-Barbe, au Faouët et fusillés à Rosquéo en Lanvénegen, le 24, à 10 heures du soir. Parmi eux, François Bernard, Samuel Lessard et Félix Daouphars de la 1^{ère} Compagnie du 3^e Bataillon FTP (devenu 6^e FFI).

Le 24, le corps de *Job la mitraille* est découvert, après dénonciation par « un pauvre malheureux » de Gourin (selon les propres termes du curé Le Liboux). Guillaume Bouchard, de Frétezeach, et ses trois fils sont arrêtés. Le plus jeune, âgé de 16 ans, est relâché après quelques jours, à la prison Saint-Michel de Quimper. Déportés, les Bouchard périront tous.

Le même jour dans l'après-midi, le docteur Lohéac est arrêté dans sa clinique par un officier du service de sécurité (SD) et transporté dans le même camion que les Bouchard. Il sera enfermé à la prison de Quimper où il rencontre le dentiste Roger Planchet, de Gourin, le 9 juin, ce dernier ayant été incarcéré à la suite de la rafle du 9 mai avec d'autres Gourinois. Convoyé de Redon à Nantes, il rend visite à Madame Perrot et à sa fille Yvonne, toutes deux de Gourin. A Rennes, il retrouve au camp Margueritte, les quatre compatriotes arrêtés le 7 juin et Raymond Cougard. Les conditions de transport étaient inhumaines et peu de partants reviendront d'Allemagne. Le train mit sept jours pour arriver à Rennes et treize entre Rennes et Compiègne.

Avec quelques Gourinois, le docteur rejoint le camp de Compiègne. Sont du convoi Rodallec, les gendarmes, les trois Bouchard, Gestin, Le Fur, Planchet, Jean Bariou fils. Puis c'est le départ, le 12 juillet, vers Neuengamme où le docteur débarque avec son ami Planchet et des Gourinois dont il perdra progressivement la trace. Il fera parti d'un kommando de travail à Hambourg puis connaîtra des jours difficiles à la prison centrale de cette ville. Médecin de kommando, il sera ensuite transféré à Sand Bostel du 17 au 29 avril 1945. Il est alors malade du typhus. Après le 29 avril ce sera la convalescence puis le retour en France où l'attendent son épouse et ses enfants, après un an et une semaine de séparation.

Le 29, 17 maquisards appartenant au groupe Bariou sont interceptés dans les landes du Golo, près de Parc-Pell, non loin de l'abbaye de Langonnet, alors qu'ils s'apprentent à récupérer du matériel parachuté à Ty-Glaz. Joseph Chanu, 18 ans, de Gourin, est tué. Jean-Louis Poher, Joseph Le Corre, François-Marie Le Roux, tous de Gourin, sont arrêtés ainsi que deux de leurs camarades, Antoine Marchica et Yves Faucheur, ce dernier blessé à la cuisse de deux balles. Jean

Gourin 1939 - 1945

Guillemot, Guersider, Le Cunff, Montaignier et d'autres s'en réchappent et continuent le combat. En juin, le lieutenant de Carville rejoint le maquis de Guisriff où le sollicite Yves Guélard, chef des Résistants locaux, futur instituteur à Gourin et élu socialiste à Lorient.

- **Juillet** : Le 6, à Landordu en Berné, 16 patriotes sont fusillés après avoir été torturés pendant une semaine à l'école de Sainte-Barbe au Faouët. Parmi eux : Antoine Marchica, 29 ans, italien, coiffeur à Lorient puis à Langonnet ; Joseph-Marie Le Corre, 23 ans, tailleur à Gourin, route de Plouray ; François-Marie Le Roux, 24 ans, de la rue Roger ; Jean-Louis Poher, 22 ans, tailleur, voisin du précédent ; Yves Faucheur, 22 ans, infirmier à Garches, en convalescence à Langonnet.

Le 21, accrochage entre des éléments de la 4^e compagnie du 2^e Bataillon de FTP et des Allemands, dont plusieurs sont tués, sur la route de Gourin à Scaër. Cette unité, commandée par Carrion Roque dit *Icare*, deviendra le 11^e FFI. Le même jour, Pierre Daniel, 25 ans, originaire de Gourin et instituteur à Plouray, chef de section FTP, capturé le 17 à Glomel, au moulin de Lorcorvé, est fusillé avec cinq camarades à Carnal-Vihan, en Priziac. Torturés au Faouët dans les geôles nazies, ils durent creuser leurs tombes.

Le 26, à Conveau, une section FTP de la 1^{ère} Compagnie du 2^e Bataillon, aidée par des FFI du capitaine Rivoal et du lieutenant Gloanec de Gourin, fait le siège d'un café où sont enfermés, avec des otages, quelques Allemands dont l'un est tué, quatre prisonniers et un autre fusillé à Pengilly. Un camion de trois tonnes est détruit.

Le maquis recrute et un bureau est ouvert à cet effet chez Le Coz, rue de la gare.

Le 29, les Allemands fusillent 4 hommes à Kerehos en Plévin. Parmi eux, Basile Poher, futur Gourinois qui survivra miraculeusement au peloton d'exécution mais mutilé d'un bras et d'un œil (voir encadré ci-contre).

Le même jour, à Guisriff au carrefour des Cinq chemins, Etienne Prima, du 5^e FFI, trouve la mort lors d'une embuscade tendue contre un convoi allemand et qui se solde par 2 ennemis tués et plusieurs blessés.

Le 30, une section FFI commandée par Samuel Février, stationne à Rozanteurch en Gourin (5 km à l'ouest) et à Gossal en Guisriff (7 km au sud), ces deux villages étant distants de 5 km. Dans le premier va se dérouler un drame aux conséquences inattendues. En effet, à 22h, André-Yves Perrot, sous-lieutenant à la 19^e compagnie du 5^e FFI, né le 24 juillet 1923 à Port-Launay, élève maître au lycée de Quimper, meurt accidentellement, tué par sa mitrailleuse Sten alors qu'il descend d'une meule de foin. La voiture qui l'évacue aussitôt vers Gourin attire, par ses phares, un avion allié de passage qui survole le sec-

Basile Poher, fusillé il y a 30 ans mais toujours vivant.



« Cette tragédie, dont allait être le héros malheureux Basile Poher, s'est déroulée voilà un peu plus de 30 ans.

A l'époque, Basile Poher avait 27 ans et travaillait encore comme ouvrier agricole au village de Kervoalzé, en Plévin (Côtes-du-Nord). Travaillant depuis plusieurs années dans cette ferme, il avait eu l'occasion de lier connaissance avec les nombreux maquisards qui sillonnaient la région, harcelant sans répit l'occupant. Et depuis un an, Basile avait accepté d'aider les Résistants, dans la mesure de ses moyens. C'est ainsi que, au cours de l'été 44, alors que le front allemand craquait sous les assauts des alliés débarqués, il participa à un parachutage d'armes.

Vers la fin de juillet, le groupe de maquisards de *Bouss* et *Capot*, célèbre pour son ardeur à la bataille muette, s'installe dans le village. Que se passa-t-il alors ? Furent-ils dénoncés ou les Allemands, que le vent de la défaite avait rendus beaucoup plus hargneux, soupçonnèrent-ils la présence du groupe dans le village ? Toujours est-il qu'en cette journée du 29 juillet 1944 un détachement allemand encercla le village voisin de Kerehos où Basile Poher et trois compagnons travaillaient à la moisson. Dès qu'ils virent les Allemands tous les autres tentèrent de fuir vers les bois proches. Ils n'allèrent pas loin, l'un d'eux Yves Guillemot (25 ans) le patron, fut atteint de deux balles dans la jambe droite. Tous se rendirent.

Alors commença l'interrogatoire. « Au début, c'est un sergent qui nous a interrogés et nous avions encore espoir de sauver notre vie. Mais, bien vite est arrivé un officier nerveux, menaçant, et j'ai compris que c'était fini... ». En effet, malgré les menaces, aucun des quatre compagnons d'infortune ne parla. Un ordre, brut et sans équivoque, frappa nos quatre hommes qui se virent dépouillés de tout ce qu'ils avaient sur eux (argent, papiers, bagues, cigarettes...). Puis, on les aligna tous les quatre dans un coin du champ, Basile Poher (27 ans), Jean-Baptiste Bourhis (33 ans), Daniel (16 ans) debout, Yves Guillemot (25 ans), assis à cause de ses blessures. Basile était à l'extrême gauche. Un soldat s'avance alors. Une rafale déchire le silence oppressant du moment. Nos quatre héros s'écroulent. L'officier à son tour s'approche et leur donne le coup de grâce. Le coup de grâce frappa Basile à la tempe gauche et ressortit au-dessus de l'arcade sourcilière droite.

Leur forfait accompli, les Allemands restèrent là encore plus de deux heures, fumant, devisant, comme si rien ne s'était passé. Quand enfin ils s'en allèrent, les amis des victimes accoururent et à leur grande surprise s'aperçurent que seul Basile Poher atteint de huit balles au bras gauche et frappé par le coup de grâce, respirait encore faiblement. Yves Plounévez le releva et, avec bien des précautions le ramena chez sa mère. Pendant la nuit, la sœur infirmière de Motreff vint le voir à la maison. Le lendemain matin, bravant la menace des Allemands sa femme, sa sœur Olive et sa nièce Maria le conduisirent, caché dans une charrette, à l'hôpital de Carhaix où on ne lui donna aucune chance de s'en tirer.

Pourtant, fin octobre, Basile Poher s'en retournait chez lui, à peu près guéri, après avoir subi l'amputation de son bras gauche et l'énucléation de son œil gauche. Et si, 30 ans après le hasard ou l'amitié vous fait rencontrer Basile Poher, vous serez surpris de le voir toujours, content, avec une peur seulement, celle de ne plus rien voir du tout...»

Réf : archives de l'A.N.A.C.R. de Gourin.

Le parachutage à Kerbiquet - le 30 juillet 1944

La livraison par air fut réceptionnée par le 1^{er} groupe de la 2^e section de la 19^e compagnie du 5^e bataillon F.F.I. avec l'aide d'agriculteurs du voisinage.

Chef de section

Samuel Février dit Sam ou Samy

Marié, un enfant. 23 ans. Arme : carabine.

Engagé le 1/9/1943, rattaché au service des renseignements de *Libé* en novembre 1943 par l'intermédiaire de l'économiste du collège de Quimperlé, M^{lle} Marie Queffurus (du futur réseau *Cohors-Asturés*). Février était moniteur d'éducation physique dans ce collège.

Noms	Prénoms	Pseudonymes	Situation familiale	Age	Arme
1^{er} groupe (15) Date d'engagement : 15 septembre 1943					
Clément	Guy		Célibataire	22	C
Fichen	Hervé		Célibataire	23	F
Foulon	Maurice		Célibataire	20	F
Guéguennat	René	La Marine	Célibataire	21	F
Guillou	Jean		Célibataire	30	FM
Kergaravat	Joseph		Célibataire	22	S
Le Coz	André	Because	Célibataire	24	S
Le Dour	Jean		Célibataire	20	F
Le Floc'h	Joseph	Job	Célibataire	35	S
Parchemin	Joseph		Célibataire	26	S
Péron	Joseph	Job	Célibataire	22	F
Salaun	Jean		Célibataire	22	S
Siohan	Roger		Célibataire	21	S
Vétel	Joseph	Jo	Célibataire	21	F
2^e groupe (14) Date d'engagement : 25 juillet 1944					
Bothua	Jean	Jeannot	Célibataire	23	S
Boulben	Joseph	José	Célibataire	20	F
Calvez	René		Célibataire	19	F
Canaff	Louis	Loulou	Célibataire	19	S
Canaff	André	Dédé	Célibataire	19	S
Castel	Henri	Riton	Célibataire	19	S
Charpentier	Joseph	Jojo	Célibataire	21	F
Cochennec	Joseph	Job	Marié	24	FM
Cospérec	Jean		Marié	38	F
Lannurien	Henri		Célibataire	20	S
Le Corre	Charles	Chariot	Célibataire	20	S
Le Gras	Louis	Lili	Célibataire	21	S
Pencraach	Louis	Loeiz	Célibataire	31	C
Rival	René	Renan	Célibataire	29	F
3^e groupe (13) Date d'engagement : 18 juillet 1944					
Esvan	Pierre	Pierrot	Marié 2 enfants	33	S
Hamoignon	Louis	Hardi	Marié 1 enfant	28	S
Hillion	Pierre	Tyrol	Célibataire	18	FM
Huet	Georges	Caid	Célibataire	21	S
Humbert	André	Bédouin	Célibataire	24	F
Le Borgne	Joseph	Jean	Célibataire	22	F
Le Crann	Grégoire	Tatoué	Célibataire	18	S
Le Floc'h	André	Laurel	Marié 3 enfants	31	C+S
Le Goff	Simon	Ragoût	Marié 1 enfant	24	F
Le Goff	Marcel	Phara	Célibataire	22	C
Montfort	François	Blaireau	Célibataire	20	S+F
Ropars	Pierre	La menthe à l'eau	Célibataire	21	S
Toulgoat	Ernest	Zouave	Célibataire	22	C
4^e groupe (15) Date d'engagement : 28 juillet 1944					
Boulben	Louis	Le compteur	Marié 2 enfants	29	2C
Cadiou	André	La barbaque	Marié	22	S
Daniel	Robert	Oil	Célibataire		F
Daniel	Yves	Cinzano	Marié 1 enfant	21	F
Guillemot	Jean	Bouboule	Célibataire	21	S
Hascoat	Pierre	La rivière	Marié 2 enfants	30	C
Héliot	Julien	La godasse	Marié 2 enfants	35	S
Jouan	Pierre	Singer	Célibataire	21	S
Le Borgne	Albert	Tortue	Marié 1 enfant	28	S
Le Goff	Joseph	L'artiste	Marié 3 enfants	25	C
Picaud	Jean	Black-out	Marié 1 enfant	24	S
Quiniou	Joseph	Jo la mitraille	Célibataire	23	FM
Sinou	François		Célibataire	18	S
Sinou	Etienne	Pernod	Célibataire	22	F
Sinou	Jean	Arthur	Célibataire	22	S

Notes : C = colt F = fusil FM = fusil-mitrailleur S = Sten (mitrailleuse)

Réf : Archives de l'A.N.A.C.R. de Gourin

teur. Les combattants de Gossal, ignorant la situation à Rozanteurc'h et persuadés que l'aéronef veut parachuter du matériel, balisent une zone à l'aide de torches. Le pilote ne réalise pas son erreur et largue à Kerbiquet, village proche de Gossal, des containers d'armes que les maquisards de ce dernier lieu s'empresseront de récupérer. Un tel miracle n'arrive pas tous les jours. Quant au jeune Perrot, ramené à son domicile gourinois, il ne fut pas oublié puisque son nom est gravé sur une plaque commémorative du lycée La Tour d'Auvergne à Quimper, près de celui de Max Jacob, l'illustre écrivain.

- **Août** : La 6^e Division blindée de l'Armée Patton envahit la Bretagne, direction Brest et Lorient.

Le 3, passage de camions allemands se dirigeant vers l'est.

Le samedi 5, à 8h, arrivée des premiers blindés américains par la route de Plouray et de Landevenec. Paysans et citadins abandonnent momentanément leurs travaux pour acclamer les soldats. Une réaction allemande est annoncée mais attendue en vain l'après-midi par des maquisards en position au-dessus de la carrière de Pont-ar-Len, proche de la ligne du chemin de fer, face à la route du Faouët.

Le dimanche 6, bals, réjouissances et fête à Gourin en l'honneur de la libération de la ville. 32 FFI défilent (voir annexe ci-contre sur *la Libération*).

Le lundi 7, d'autres blindés traversent la commune en direction de Brest. Jean Marin (de son vrai nom Yves Morvan), journaliste de Radio-Londres, s'adresse aux habitants depuis le balcon de la mairie. Cozic, Cloarec et Kergaravat rentrent ce jour.

Le mercredi 9, obsèques des trois jeunes Résistants Félix Daouphars, Samuel Lessart et François Bernard, anciens du 3^e Bataillon FTP devenu entre-temps 6^e FFI.

Le 12, arrivée de réfugiés à Gourin. 80 sont logés dans l'école Saint-Yves.

Le 15, les 3 sections de Résistants de Guiscriff, Langonnet et Gourin gagnent le secteur de combat de Paimpol. Ils en reviennent le 18 pour repartir vers Lorient le 7 septembre.

- **Septembre** : Le 10, *Te deum* à l'église en l'honneur de la Libération.

Le 14, passage à Gourin de la statue de Notre-Dame de Boulogne.

Le 19, chute de Brest

Le 20, passage de blindés américains venant de Brest, en mouvement vers Lorient.

- **Octobre** : Le 30, le soldat FFI Marcel Le Goff, né en 1922 à Gourin, se noie accidentellement à Poulvernac en Kervignac, lors d'une mission. Célibataire, il demeurerait à Kerguonnet et était fils de Joseph et Marie-Marguerite Le Poignonec. Il sera inhumé le 1^{er} novembre.

- **Novembre** : Le 11, célébration solennelle de l'Armistice : messe, défilé, cérémonie au monument aux morts.



Le 5 août 1944, devant l'école St-Yves, la population gourinoise accueille les troupes alliées qui traversent la ville avant de prendre la direction de Carhaix.
 Photo : <http://www.super6th.org/>

La Libération

Extraits du *Journal de Saint-Yves*, rédigé en 1946 par Paul Le Bouteiller, directeur de l'école.

Le grand jour de la LIBÉRATION.

Samedi 5 août 1944. Il y a exactement un an, les Allemands disparaissaient du Pensionnat Saint-Yves. Depuis il n'en est plus venu, et surtout il n'en viendra plus. Ce matin, à 8 heures, une émotion formidable a déferlé sur la ville. De la côte de Landevenec, un roufflement assourdissant annonçait l'imminente arrivée d'engins de guerre, et beaucoup, croyant à un nouveau passage d'Allemands, avaient déjà clos leurs volets et fermé leurs portes. Mais pas du tout ! Cette fois, c'étaient les Américains ! A peine ont-ils franchi le passage à niveau et circulé devant Saint-Yves, que le plus extravagant des délires s'empare de tous les habitants de Gourin. Toutes les fenêtres se trouvent pavisées en un clin d'œil, les maisons se vident sur la rue, et toutes les poitrines se constellent de cocardes et de petits drapeaux de toutes les nations alliées. On s'embrasse, on hurle, on acclame, on jette des fleurs... On offre aux Américains des bouteilles jusque-là enfouies au plus secret des caves, du lait, des fruits... Eux, ils jettent des tablettes de chocolat, des cigarettes blondes, des biscuits...

Le carrefour, près de l'École, est noir de monde, si l'on peut employer une telle expression pour désigner cette cohue vivante et bigarrée, qui se détend dans une joie tapageuse au grand soleil de ce superbe début d'août.

Cependant les chars et les blindés ne s'arrêtent pas. Ils tournent avec rapidité et s'éloignent sur la route de Carhaix, dans la direction de Brest. Sur leurs flancs on a quand même le temps d'écrire des bribes de phrases :

« Gourin libéré le 5 août 1944.- Vivent les Américains ! - Welcome ! - A bas Hitler ! » Du portail de chez nous, le spectacle est vraiment grandiose. Pourtant les hommes ont l'air bien fatigués ; leurs visages sont noirs de poussière et de sueur ; quelques-uns dorment sans souci des acclamations de la foule enthousiaste...

On peut évaluer à un millier environ le nombre de tanks, de blindés, de camions, de « jeeps », qui ont traversé Gourin aujourd'hui, de huit heures à vingt heures.

Première Fête de la Libération.

Dimanche 6 août 1944. Pendant que d'autres camions ou autos de l'armée américaine continuent de circuler vers le nord, les « Patriotes » fêtent la Libération de Gourin.

Leur défilé commence à l'autre bout de la ville, à l'école laïque des garçons, et se dirige vers le Monument de la Place de la Victoire. Entre deux haies de gens qui les applaudissent à tout rompre, ces jeunes défenseurs de la Patrie progressent allègrement, chargés de leurs armes. Ils sont divisés en quatre compagnies, fortes à peu près de 80 hommes chacune.

Au Monument aux Morts de la Guerre 1914-1918, une gerbe est déposée. Puis M. Henri Le Gall, réfugié de Lorient, entonne de sa belle et puissante voix le premier couplet de la Marseillaise, et toute la foule clame le refrain, pendant que le vent fait flotter là-haut, au-dessus de la tête du Soldat de granit, les couleurs françaises et américaines.

Exaltation continue.

Lundi 7 août. L'exaltation ne se calme guère, attendu que des blindés, des camions, ou encore des « jeeps », ne cessent de traverser la ville, soit par longues files, soit isolément, et le carrefour voisin de Saint-Yves demeure plein d'agitation et de bruits joyeux. Une sentinelle y monte la garde nuit et jour, pour surveiller la circulation. Les « Patriotes » ont fait de la mairie un cantonnement et un dépôt d'armes et de munitions.

Vers 16 heures, ressaut d'émotion. Jean Marin, le speaker français de Radio-Londres, arrive à Gourin et s'y arrête une heure. Du haut du balcon de la mairie, il adresse quelques phrases à la foule, puis s'entretient avec les Gourinois en descendant la rue de la Gare.

Pendant qu'on acclame Jean Marin, beau lieutenant de vaisseau de haute taille, une auto toute pavisée de drapeaux tricolores entre lentement dans la foule qui s'écarte, et dont l'allégresse décuple, car dans cette auto, on a vite reconnu les otages enlevés le 7 juin: MM. Maurice Cozic, Frédéric Cloarec, Kergaravat (M. Le Docteur Bahier est déjà rentré depuis quelques semaines.)

Gourin - Monument à la mémoire des Résistants des Montagnes Noires victimes du nazisme. 83 noms y sont inscrits.



1945 : La victoire et le retour

- **Mai** : Le 3, Gourin pavoise à l'occasion de la chute de Berlin.

Le 7 à 15h45, la nouvelle du cessez-le-feu parvient à Gourin. Fête.

Le 8, fête de la Victoire. Défilé des anciens combattants, des écoliers, des sociétés sportives, des pompiers et des autorités dont le maire et le curé. Le 13, kermesse au patronage pour les prisonniers et les déportés émus de retrouver leurs enfants et leurs amis.

Le 31 soir, retour de captivité du docteur Paul Lohéac. Un accueil triomphal lui est réservé. *Un médecin français en déportation* témoignera de sa vie éprouvante outre-Rhin. Celui qu'il soupçonne fortement d'être son dénonciateur (un futur notable décoré de la Légion d'Honneur) sera traduit par lui devant le Tribunal militaire de Rennes ; mais X bénéficiera d'un non-lieu, faute de preuves suffisantes si l'on en croit le docteur Lohéac.

- **Fin août** : 50 Allemands, prisonniers à Gourin et préposés à la construction des routes, retournent au pays.

Bilan de la guerre

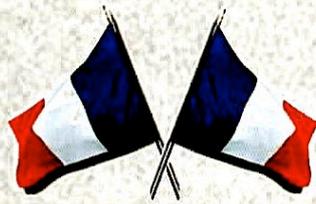
Près de 60 Gourinois de souche ou d'adoption, la plupart jeunes, ont fait le sacrifice de leur vie pour la France. Combattants sur les frontières ou sur les mers, Résistants, ils se sont battus contre les nazis et leurs collaborateurs avec enthousiasme et héroïsme, parfois jusqu'au martyre, toujours la tête haute malgré les vexations et les humiliations, les coups et les tortures. D'autres Gourinois ont contribué également à la victoire par leur participation aux unités de combat et

aux réseaux de renseignement, d'évasion ou de soutien, souvent au péril de leur vie.

La patrie leur doit sa reconnaissance. Les Gourinois ne les ont pas oubliés comme en témoignent ces lieux qui perpétuent leur souvenir et celui de la guerre :

- monument aux Morts des deux guerres
- monument aux Morts de la Résistance
- monument aux Morts du stade des Chasseurs, route de Saint-Nicolas
- rue de la famille Bouchard
- rue Joseph Le Fur
- rue Jacques Rodallec
- rue Paul Lohéac
- rue Jean-Pierre Le Bris
- rue de la Résistance
- rue du 8 Mai 1945
- rue Jean Moulin
- rue de la Libération
- place du général de Gaulle
- impasse Bob Gestin
- rue Raymond Bosser
- square Jean Bariou
- rue Jean-Louis Kergaravat

Les pierres, dans un siècle encore, parleront aux vivants de ceux qui moururent pour eux. L'action des maquis ne doit pas être oubliée : ils ont contribué à la démoralisation de l'occupant, participé à l'offensive alliée contre les dernières unités ennemies des poches de l'Atlantique, neutralisé ou détruit des forces allemandes destinées à l'effort principal, renforcé la cohésion régionale et la cohésion nationale, affirmé la présence de la Bretagne et de la France, enfin ils ont inscrit dans la mémoire de l'humanité l'idée de Résistance.



Gourin - Seconde guerre mondiale : Morts pour la France

Auffret Léon

Résistant. Tué le 23/4/1945 à Kervignac (56) lors d'une patrouille.

Bernard François

Résistant. ° 27/12/1919 Guiscriif. Fusillé le 24/6/1944 à 22h à Rosquéo en Lanvénegen (56) après avoir été torturé au Faou (56).

Bernard Jérôme

Résistant. ° 17/12/1924 Gourin. Boulanger. + le 25/10/1944 à son domicile, rue du Rumel (Gourin).

Bernard Pierre

°25/8/1905 Gourin. Sans profession. Domicilié Gourin. + le 28/2/1948 à Pontivy (56), après maladie.

Bosser Raymond

Résistant. °13/3/1925 Milltown (Etats-Unis). Etudiant domicilié à Kernic (Gourin). + le 27/8/1944 à 0h15 à Kerihuel (Inguiniel 56) accidentellement, en mission.

Bouchard Albert

Déporté. °2/3/1925 Spézet (29). Fils de Guillaume et Marie-Jeanne Le Balc'h, cultivateurs à Frétezeac'h (Gourin). + le 17/4/1945 à Osterorst près de Brème (Allemagne), où fut un temps son père.

Bouchard Ernest

Déporté. Frère d'Albert. °20/8/1926 Spézet. + le 24/2/1945 à 7h30 à Kalttenkirchen (Allemagne) comme Le Fur et Rault.

Bouchard Guillaume

Déporté. Père des précédents. °5/2/1900 Spézet. + du typhus en mai 1945, dans le camp de regroupement de Sandbostel après évacuation d'Osterorst et libération.

Cadic Eugène

Résistant. °14/4/1921 Bannalec. Arrêté à Gourin en décembre 1943. Fusillé à Poulguen en Penmarc'h le 21/4/1944 avec d'autres Résistants arrêtés en janvier 1944 à Gourin.

Caurant Jacques

Combattant de la campagne de 1940. ° 7/12/1913 Gourin. Domicilié à Kerdudal (Gourin). Soldat au 78^e régiment d'infanterie. + le 15/5/1940 à Chaussoy-Epagny (Somme).

Chanu Joseph

Résistant. °27/3/1926 Gourin. Boucher à Gourin. + le 29/6/1944 lors du combat de la lande de Golo (Plouray).

Cozic Maurice

Interné d'honneur. °7/3/1893 Gourin. Négociant à Gourin. Marié. + le 25/10/1944 à 16h à Pont-ar-Len (Gourin) victime d'un malaise provoqué par son internement à Rennes en juin.

Cumunel Yves

Combattant de la campagne de 1940. °22/5/1914 Gourin. Domicilié à Guernearc'h (Gourin). Marié. Soldat au 41^e régiment d'infanterie. + prisonnier de guerre le 4/6/1942 à Essen-Altenessen (Allemagne).

Daniel Pierre

Résistant. °Gourin. Instituteur et domicilié à Plouray (56). + fusillé le 21/7/1944 à Carnal Vihan (Priziac) après avoir été torturé au Faouët.

Daouphars Félix

Résistant. ° 15/4/1919 Gourin. + fusillé le 24/6/1944 à 22h à Rosquéo (Lanvénegen) après avoir été torturé au Faouët.

Flour Joseph

Résistant. °Pouldrezic. Gendarme à Gourin. + déporté le 8/1/1945 à Husum près de Neuengamme (Allemagne) comme son collègue Noël Le Gac.

Galès Jean-Marie

Résistant. °27/9/1926 Châteaulin (29). Etudiant à Plougastel-Saint-Germain. + exécuté après capture, le 8/3/1944 à 15h en forêt de Conveau près de Gourin.

Gestin Yves

Résistant. °31/5/1923 Saint-Hernin (29). Domicilié rue de Quimper (Gourin). Matricule 40653 à Neuengamme. + déporté le 23/1/1945 des suites de coups, à Watenstedt (Allemagne). Avait été arrêté à la gare de Saint-Hernin le 9/5/1944 avec son ami Le Fur (matricule suivant 40654).

Goubin Louis

Combattant de la campagne de 1940. °1/4/1908 Gourin. Soldat au 337^e régiment d'infanterie. + le 15/5/1940 à Maubert-Fontaine (Ardennes).

Granger Joseph

Résistant du Finistère arrêté à Gourin en décembre 1943, fusillé.

Guillemot François

Combattant de la campagne de 1940. °15/7/1905 Gourin. Domicilié à Ty-Oulin. Oncle de Jean Guillemot. Résistant. Soldat au 407^e régiment de pionniers. + le 2/2/1940 à Léning (Moselle).

Huiban André

Garde-mobile-républicain du peloton 32 à Rouen. + le 9/6/1940 sur le pont de Corneille à Rouen.

Josse Pierre

Combattant de la campagne de 1945. °21/10/1916 Gourin. Domicilié à Keredem (Gourin). Caporal-chef au 137^e régiment d'infanterie. + le 23/4/1945 à Harzanna (Allemagne).

Kerfers Yves

Mobilisé, ° 26/11/1914 Spézet. Couvreur. Marié. + le 17/10/1943 à son domicile, rue de Scaër (Gourin) après démobilisation.

Lancien Jean-Louis

Résistant °5/5/1921 Scaër. Arrêté le 9/1/1944 lors de son passage à l'hôtel Perrot à Gourin, en mission. + fusillé à Poulguen en Penmarc'h (29).

Le Borgne Jean-Marie

Combattant de la campagne de 1940. °15/4/1915 Gourin. Marié. Quartier-maître mécanicien de la marine de guerre. + péri en mer sur le contre-torpilleur Bison le 3/5/1940 au large de Namsas (Norvège) lors du retour de l'opération de Narvik.

Le Bris Jean-Pierre

Résistant, membre du réseau Pat O' Leary. °1/1/1906 Roudouallec (56). Buraliste à Gourin. + en février 1944, lors de son transfert en wagon vers Dachau (Allemagne).

Le Cair Alban

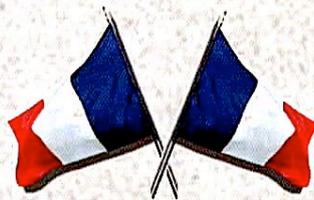
Résistant. °2/6/1902 Inguiniel. Marié. Gendarme à Gourin. + le 28/2/1945 à Soëst près de Dortmund (Allemagne).

Le Capitaine Jean

Résistant. °16/8/1924 Lorient. Domicilié place de la Victoire à Gourin. + le 14/6/1944 à Kerbic er-Moteneg (Croisty-56) abattu par les Allemands à l'issue d'une escorte d'armes et de munitions de retour de Saint-Marcel. Mort auprès de lui Xavier Foucault.

Le Corre Joseph

Résistant, °17/12/1920 Gourin. Sans profession. Domicilié route de Plouray (Gourin). + le 6/7/1944 vers 4h, fusillé à Landordu (Berné) après avoir été torturé au Faouët.

**Lédan Raymond**

Domestique agricole. °6/11/1928 Gourin. + assassiné par les Allemands le 9/5/1944 à 13h à Saint Hervé (Gourin) alors qu'il allait garder un troupeau.

Le Floc'h Bertrand

Combattant de la campagne de 1940. °9/12/1919 Gourin. Domicilié rue du Four (Gourin). + péri en mer de Manche sur le torpilleur Sirocco coulé par une vedette rapide devant Douvres (Angleterre) le 3 1/5/1940.

Le Floc'h François

Combattant de la campagne de 1940. °9/3/19 15 Gourin. Domicilié route de Carhaix (Gourin). Soldat du 11^e régiment de génie. + prisonnier de guerre le 9/10/1940 au quartier Douai à Saint Nicolas de-Port (Meurthe-et-Moselle).

Le Fur Joseph

Résistant. °21/12/1920 Langonnet. + déporté, le 23/1/1945 à 9h45 à Kaltenkirchen (Allemagne).

Le Gac Noël

°26/2/1915 Plouguer (29). Boulanger à Conveau (Gourin). Marié. + 24/6/1942 à son domicile.

Le Gac Noël-Marie

Résistant. °3/12/1902 Mellionec (22). Gendarme à Gourin. + déporté le 12/12/1944 à 5h20 à Husum (Allemagne).

Le Gal Jules

Résistant, °26/4/1904 Inzinzac (56). Adjudant de gendarmerie à Gourin. Marié. + déporté le 8/5/1945 à Bremen-Farge (Allemagne).

Le Gloahec Jean-Joseph

°20/3/1920 Etel. Ouvrier-mécanicien. + le 16/4/1943 à l'hôpital municipal de Berlin-Steglitz.

Le Goff Albert

Combattant de la campagne de 1940. °27/6/1916 Gourin. Domicilié à Kerguionet (Gourin). + à Teteghem (Nord).

Le Goff Louis

Combattant de la campagne de 1940. °15/8/1905 Châteaulin. Domicilié rue Hugot-Derville (Gourin). Marié. Soldat au 89^e régiment d'artillerie. + le 4/6/1940 au large de Dunkerque lors de l'évacuation vers l'Angleterre.

Le Goff Marcel

Résistant, °14/8/1922 Gourin. Domicilié à Kerguionet (Gourin). Tailleur. + accidentellement en mission à Poulvernec (Kervignac-56) le 30/10/1944.

Le Guélaff Albert

Combattant de la campagne de 1940. °11/6/1916 Saint-Hermin. Domicilié à Saint-Hervé (Gourin). Soldat au 1^{er} régiment de chasseurs à cheval. + le 12/5/1940 à Leignon.

Le Guen Yves-Jean-Marie

Résistant. °19/7/1921 Gourin. Domicilié place de la Victoire. Livreur. + le 13/11/1944 à 9h à l'hôpital de Carhaix (29).

Le Guillou Joseph

Combattant de la campagne de 1940. °24/9/1914 Gourin. Domicilié à Saint-Hervé (Gourin). Soldat au 337^e régiment d'infanterie. + prisonnier de guerre en juin 1944 à Torgo (Allemagne).

Le Roux François

Résistant. °2/4/1920 Gourin. Journalier. Domicilié rue Roger (Gourin). + fusillé le 6/7/1944 vers 4h à Landordu (Berné) après être torturé au Fauët.

Le Roux Jean-Joseph

Combattant de la campagne de 1940. °4/11/1906 (Gourin). Domicilié place du Rumel (Gourin). Maréchal-des-logis au 11^e régiment de dragons. + le 13/5/1940 à Orp-Le-Gand (Belgique).

Le Roux Jean-Yves

Combattant de la campagne de 1945. °16/6/1921 Gourin. Quartier-maître mécanicien de la Marine de guerre (Forces navales françaises libres). + péri en mer sur le torpilleur La Combattante miné en rade de Brest le 23/2/1 945, avec son camarade Le Saux.

Le Saux Yves

Combattant de la campagne de 1945. °19/9/1917 Gourin. Second-maître chauffeur de la Marine de guerre (Forces navales françaises libres). + péri en mer comme Jean-Yves Le Roux.

Le Signor Roger-Charles

Résistant. °29/12/1919 Camaret. Arrêté le 9/1/1944 lors de son passage à l'hôtel Perrot à Gourin, en mission. + fusillé à Poulguen en Penmarc'h (29) avec ses amis Lancien et Lorec, le 21 avril 1944.

Lessard Samuel

Résistant. °6/12/1919 Gourin. + 24/6/1944 à 22h, fusillé à Rosqué en Lanvénegan après avoir été torturé au Fauët.

Lorec Eugène

Résistant. °10/4/1920 Pont-l'Abbé. Arrêté le 9/1/1944 chez Bariou, à Gourin, après être passé à l'hôtel Perrot avec ses amis Lanci et Le Signor. + fusillé avec ces derniers, à Poulguen en Penmarc'h (29) le 21 avril 1944.

Loriquet Eugène

Combattant de la campagne de 1945. °6/11/1913 Gourin. Domicilié à Rosmellec. Soldat au 11^e régiment d'infanterie coloniale. + le 9/3/1945 à Quinhan (Annam).

Perrot André

Résistant. °24/7/1923 Pont-L'Abbé (29). Elève-maître. + le 30/7/1944 à 22h à son domicile rue Hugot-Derville, victime d'un accident d'arme lors d'un parachutage à Rozanteurc'h (Gourin).

Perrot (Marie-Joséphine Troadec épouse de Pierre)

Résistante, °10/1/1897 Plévin (22). Commerçante rue de la gare (Gourin). + 18/11/1949 à 14h30 à son domicile des suites de sa déportation à Ravensbrück (Allemagne).

Perrot Marie-Yvonne

Résistante, °9/1/1921 Plévin (22). Fille de la précédente. + des suites de sa déportation à Ravensbrück (Allemagne).

Poher Jean-Louis

Résistant. °14/1/1922 Gourin. Domicilié rue Roger (Gourin). Tailleur. + le 6/7/1944 vers 4h, fusillé à Landordu en Berné après avoir été torturé au Fauët.

Quémener Aristide

°18/2/1927 Le Moustoir (22). Cultivateur au Cran-Gourmelen (Gourin). + le 22/6/1952 à son domicile.

Rault Joseph

Résistant. °19/3/1905 à Erquy (22). Gendarme à Gourin. Marié. + le 4/3/1945 à 4h30 à Kaltenkirchen (Allemagne).

Rodallec Jacques

Résistant. °24/9/1889 Scaër. Commerçant à Gourin, faisant fonction de maire. + en mars 1945 à Noemberg (Allemagne).

Thomas Pierre

Combattant de la campagne de 1945. °5/9/1923 Gourin. Cultivateur à Kerbleizec. Marié. Soldat au 146^e régiment d'infanterie. + le 12/4/1945 à 9h, caserne Chambière à Metz.

Bilan : 60 morts pour la France dont 30 nés à Gourin, 53 domiciliés à Gourin, 30 morts au combat ou à l'issue du combat (dont 12 fusillés), 30 morts déportés ou des suites de captivité.

Gourin : Archives de la gendarmerie 1936-1944.

Les archives de la brigade de Gourin sont conservées soit au Blanc (Indre) pour les plus récentes, soit au Service historique de la Défense à Vincennes.

1936

- L'amicale des sous-officiers de réserve, fondée en 1929 par le président Buzit, a pour vice-président Paliern. Elle a surtout prospéré sous Kergaravat, capitaine de réserve, mort en 1934.
- 2 septembre. Grève dans les ardoisières de Guernanic, Sainte-Barbe et Lannuon, exploitées par Messieurs Garrec et Cloarec, De La Brosse, Lorans et Conan. 180 ouvriers réclament 24,7 francs par jour au lieu de 24. Les fendeurs demandent la journée de 8 heures.
- Réunion communiste le samedi 2 octobre, dans la salle de Louis Le Coz, commerçant rue de la Gare. 100 participants environ. La contradiction est apportée par le député Ihuel et par Henri Le Gal, ancien sous-officier.

14-7-1941

A 23 h, un groupe de 200 jeunes gens et enfants se forme à l'école publique de la rue de Scaër et défile, drapeau en tête et au chant de la Marseillaise, vers le monument aux morts et la route de Roudouallec où ils chantent l'hymne national devant la maison du vétérinaire Paul G... connu pour ses sympathies autonomistes. Parmi les manifestants : M. Pont, les jeunes Le Cren, Le Roux, Bossier et Dinascquet, ce dernier portant le drapeau qui lui appartient. Le cortège est dispersé à 23 h 15 sans incident, après intervention des gendarmes. (Rapport du maréchal-des-logis chef Clet Marchand, commandant la brigade).

21-9-1941

Découverte de tracts communistes sur la place plantée et la place de l'église, par des fidèles allant à la messe dominicale de 8 h. On soupçonne des visiteurs étrangers à la commune mais l'enquête faite dans les hôtels et restaurants (Cheval Blanc, Eveno, Le Coz, Perrot et Quiniou) sera infructueuse. La population n'aurait pu être à l'origine de cet acte car elle serait hostile aux communistes, selon la gendarmerie.

17-10-1941

Sympathisants des autonomistes bretons dans le canton : Joseph H..., Edmond R..., Paul G..., Jean D..., Jean B... (Gourin) Maurice Le F... et Jean Le C... (Le Saint). Soit : un vicaire, un receveur d'enregistrement, deux cultivateurs, un vétérinaire, un tailleur et un horloger.

15-12-1942

Les gendarmes saisissent 2900 kg de peaux chez François Le G... qui est condamné à 15 jours de prison. Les peaux lui sont restituées sur ordre des Allemands. Le marché noir semble bien parti !

19-12-1942

N. ..., boucher, achat à la ferme et abattage clandestin d'un taureau de 344 kg. N..., bouchère, abattage clandestin d'une génisse de 375 kg.

23-12-1942

Le S..., cultivateur, abattage clandestin de 2 porcs de 75 kg.

Janvier 1943

- Ardoisiers :
 - de Guernanic, Cloarec, 21 ouvriers
 - des Montagnes Noires, Robin, 40 ouvriers
 - de Lannuon, Conan, 40 ouvriers
- Gendarmerie: effectifs d'un adjudant et 7 gendarmes
- Coût des infractions : 40 francs pour défaut d'éclairage de bicyclette ou de voiture, pour emploi abusif d'Ausweis.

27-2-1943

« Le 22 février, dans la matinée Le R..., né le ... 1911 à Gourin et domicilié à Pont-Arten en cette commune, a effectué un transport de huit tonnes de peaux de bovins à l'aide du camion n° 7441.F.J. appartenant à M. Delaporte camionneur à Châteauneuf (Finistère). Ces peaux étaient entreposées chez M. Le G... ancien tanneur demeurant Grande rue à Gourin. Le R... a exhibé un contrat de travail passé le 1 janvier 1943, valable jusqu'au 31 mars 1943, délivré par le Dienststelle¹ F-P-R-N, libellé en allemand et traduit en français mentionnant: « Les peaux et cuirs entreposés à la maison Le G... Grande rue à Gourin, sont la propriété du service ci-dessous désigné et ne peuvent être saisis ni réquisitionnés. Dienststelle F.P.R.N. 030.60.DT ». En outre, il a montré une autre pièce libellée en allemand et traduit en français comme suit: « Nous certifions que Le R... domicilié à Pont Arten en Gourin, travaille pour le service désigné ci-dessous : Dienststeile F.P.N.R. 03069DT ». Le R... a déclaré qu'il achetait ouvertement les peaux dans les départements du Morbihan, Finistère et Côtes du Nord, sans autre indication. Elles ont été transportées directement sur Paris pour une firme allemande par le camion. Il a déjà fait l'objet du procès-verbal n°43 5 du 20 octobre 1942 de la brigade pour ouverture et trafics clandestins de peaux » (Rapport de l'adjudant Le Gal).

« Le G... chiffonnier à Gourin, fait de nombreux achats de peaux de bovins dans la région de Quimper. Il posséderait un dépôt 38 route de Rosporden à Quimper où il détiendrait environ une tonne de cuirs verts. Le G... travaillerait pour une firme allemande « Le Dienststelle n° 03 069 DT à Paris². Les peaux sont prises directement en dépôt par camion et transportées par voie de route sur les docks de Saint-Ouen » (Rapport de l'adjudant Le Gal).

¹ Dienststelle se traduit par service, office. NDLA.

² La firme allemande dont il est question dépendait de l'Abwehr, le service de renseignement des nazis dirigé par l'amiral Canaris qui, à Paris, avait pour façade officielle l'organisme commercial ou « bureau Otto » (chef Hermann Brandt) installé au square du bois de Boulogne. Les docks de Saint-Ouen, propriété de la Compagnie des chemins de fer du Nord, avaient été réquisitionnés par l'occupant. Le trafic de cuirs était très juteux car « Otto » achetait au cours du mark, arbitrairement fixé à 20 francs. Un kilo de cuir vert valait 9 francs le kilo à la source mais était vendu sept fois plus cher aux Allemands de Paris. Le bureau « Otto » était aussi un refuge de policiers de la Gestapo qui traquaient les Résistants et les exécutaient. NDLA



Les gendarmes de Gourin se tournèrent résolument contre l'ennemi. Cinq d'entre eux furent arrêtés et envoyés en déportation, ils n'en revinrent pas.

De haut en bas : l'adjudant Jules LE GAL, les gendarmes Alban LE CAIR, Joseph LE FLOUR, Noël LE GAC et Joseph RAULT.



Plaque commémorative apposée sur la gendarmerie de Gourin à la mémoire des cinq gendarmes morts en déportation. Photo de notre adhérent Vincent Rogard extraite du site : <http://www.plaques-commemoratives.org>

27-3-1943

Le gendarme Le Gac saisit près de 230 douzaines d'œufs du marché noir chez X. Le 18 avril, chez le même, saisie de 60 douzaines provenant de vendeurs de Roudouallec. X parcourt la campagne et se fait ravitailler par une voiture qui prend livraison à Kerbars et Kerhaliou en Spézet.

29-4-1943

L'adjudant Le Gal, commandant la brigade, demande le retrait d'autorisation de logement accordée à Mme G..., femme de gendarme, insulte et dérange les autres femmes de gendarmes.

14-5-1943

A. Le R... Dépôt clandestin de 5 tonnes de peaux.
G. Le G... Dépôt clandestin de 500 kilos de peaux.
F. Le G... Dépôt clandestin de 1 tonne de peaux.
(ce dernier déjà cité le 27-2)

17-5-1943

N..., abattage clandestin d'un porc de 75 kg.

7-6-1943

Grève des ardoisiers de Guernanic, Lannuon et des Montagnes Noires. Payés 70 francs par jour ils demandent une augmentation de 60%, jusqu'à 112 francs. Le 8 juin, après l'intervention du sous-préfet, la grève prend fin.

8-6-1943

Vol chez Mme Le Mouel, débitante de boissons à Lannuon, pendant la nuit du 7 au 8. (Déclaration le 10).

Été 1943

28-7 au 11-8:

- 93 insoumis ou réfractaires
- 35 personnes contrôlées, 5 arrêtées.

12-8 au 27-8:

- 109 insoumis ou réfractaires
- 21 personnes contrôlées, 5 arrêtées.

Septembre 1943

« Avis de découverte. Quatre moteurs électriques momentanément déposés chez M. P... au village de Toul-Trinc en Gourin par Le G..., chiffonnier à Gourin, ont été confisqués à la brigade le 31 août 1943. Ils

ont été transportés par le camion n°649 R.N.3 du service S.N.K.K. stafel 7 à Quimperlé, Le G... prétend avoir acheté ces moteurs 35 000 francs mais il ne peut indiquer la provenance. En cas de plainte reçue sur un vol de ce genre aviser la brigade et le fichier de la compagnie ». (Rapport Le Gal).

3-12-1943

Vers 20h-22h, vol chez Louis Parchemin cultivateur à Minez-Lann. Disparaissent 100000 francs, des pièces de 20 dollars en or datant de 1900, 12 000 francs de titres et le reçu du dépôt d'une somme de 300 000 francs au Crédit Nantais.

23 au 24-12-1943

Vol dans la nuit à Lanvoëlan chez les Benjamin, cultivateurs. Est soupçonné et poursuivi un dénommé Simon Le B..., 25 ans, originaire de Ploemeur.

25-1-1944

Une dizaine d'individus masqués, armés de mitraillettes et s'annonçant comme « Feld-Gendarmerie » tirent sur Louis Parchemin, de Minez-Lann et sur sa femme, les blessant respectivement à l'omoplate et au côté gauche.

14-5-1944

Vers 16 h 30, des militaires allemands, dont un officier accompagné d'une interprète, arrêtent l'adjudant Le Gal et le gendarme Conan. Le 15 vers 2 h 30, ce dernier est relâché, mais les autorités allemandes mettent en état d'arrestation les gendarmes Le Gac, Rault, Le Cair et Flour, ainsi que le maire de Gourin. « Ils les ont invités à revêtir la tenue civile et à se munir de vivres pour 1 jour ou 2, en précisant qu'ils allaient être interrogés puis vraisemblablement relâchés. Ces gendarmes, ainsi que l'adjudant Le Gal, ont été embarqués à destination de Carhaix avec le Maire de la commune arrêté aussi dans la nuit du 14 au 15. D'après le gendarme Conan les arrestations seraient une conséquence de la disparition, le 7 courant, à Gourin, d'un inspecteur de la police allemande attaqué par des terroristes. Ce fait n'est parvenu qu'incidemment à la connaissance de la brigade, il y a 2 ou 3 jours, et celle-ci n'a reçu ni plainte, ni confirmation de cette disparition ». Ce rapport « sur des arrestations de militaires de l'Arme », élaboré par l'adjudant-chef Regan, adjoint du capitaine commandant la gendarmerie de Pontivy, sera adressé à la direction générale de la gendarmerie à Vichy, aux préfets régional et départemental, etc.

15-6-1944

A 15 h, deux individus armés volent 60 000 francs au Crédit Nantais, 60 000 francs à la poste, 95 paquets de gauloises au bureau de tabac de Mme Goguet.

19-6-1944

Vol de 12 500 francs à la poste (receveur: Mme Cadoret) et 60 000 francs à la perception (percepteur Audebrand).

20-6-1944

Vol de 65 litres d'essence chez Pierre Le Gall.

Guy LIDEC

Généalogie bretonne

Rencontre généalogique des cercles bretons

Samedi 26 octobre 2013

Franconville (95)

Des ancêtres
bretons ?
Partez à la
recherche de
vos racines !



10h-12h 14h-18h
Entrée libre
Maison des Associations
2, rue du Maréchal Foch
95130 Franconville



<http://agfg-franconville.fr/>



ISSN 977-396099400-5



9 771960 994005

4 2